

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

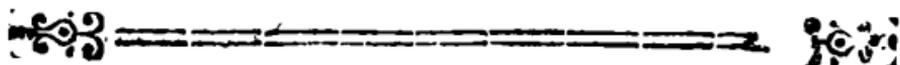
*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI

A O U T 1750.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



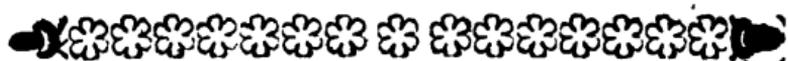
M D C C. L.





# JOURNAL HELVETIQUE,

AOUT 1750.



## EXPLICATION

*De la Promesse, contenüe en St. Matthieu,  
au Chap. XVI. 18. & 19.*

**I**L me semble, que pour entrer dans le vrai sens de cette Promesse, il ne doit pas être inutile, de considérer, à quelle occasion, elle a été faite, & de reprendre, d'un peu plus haut, le récit de *St. Matthieu*. Come *Jésus* alloit, dit cet *Evangeliste*, dans le *Territoire de Césarée de Philipe*, il demanda à ses *Disciples*: *Qui dit-on que je suis, moi le Fils de l'Homme?* Ils lui répondirent: *Les uns disent, que vous êtes Jean Batiste, les autres Elie, les autres Jérémie, ou quelqu'un des Prophètes. Et vous, leur dit Jésus, qui dites vous que je suis? Simon Pierre, prenant la parole, dit: Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui*

répondit: *Vous êtes bienheureux, Simon fils de Jonas; car ce n'est pas la Chair & le Sang qui vous ont révélé cela; mais mon Père, qui est dans le Ciel.* Après avoir exalté de la sorte, le bonheur de *St. Pierre*, en ce que Dieu lui avoit fait la grace de reconnoître, que lui *Jésus* étoit le *Christ*, il ajoute d'abord ces mots: *Et moi je vous dis, que vous êtes Pierre, & sur cette Pierre, je bâtirai mon Eglise, & les Portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai aussi les Clés du Roiaume du Ciel, & tout ce que vous lierez sur la Terre, sera lié dans le Ciel; come tout ce que vous aurez délié sur la Terre, sera délié dans le Ciel.*

Je trouve, dans cette Promesse, quelques expressions figurées, qui ont besoin d'éclaircissemens. En quel sens *Simon* étoit-il *Pierre* ou une *Pierre*? Comment *Jésus-Christ* pouvoit-il bâtir son Eglise sur cette Pierre, sur cet Apôtre? Quelle idée faut il atacher à cette proposition, *Les Portes de l'Enfer ne prévaudront point contre l'Eglise de Jésus-Christ*? Que devons nous entendre ici, par le *Roiaume du Ciel*, & par les *Clés* de ce Roiaume? Que signifient ces expressions *lier & délier sur la Terre, être lié, & être délié dans le Ciel*? Il faut nécessairement se former des idées nettes de tout cela, pour bien entendre cette Promesse du Seigneur.

Nous voïons, *Jean I. 41. 42. & 43.* Qu'*André* Frère de *Simon*, aiant ouï, avec un autre Disciple de *Jean Bapliste*, ce que ce Prophète disoit de *Jésus*, & aiant suivi le Sauveur, rencontra le premier son Frère *Simon*, lui aprit, qu'ils avoient trouvé le Messie, & l'amena à *Jésus*, qui l'aïant regardé lui dit: *Vous êtes Simon Fils de Jonas : vous serez apellé Céphas, c'est à dire Pierre.* Il est évident, que le Seigneur lui dona ce nom, déjà dès le commencement, par allusion à la première Pierre que l'on pose, en fondant un Edifice. Come on élève un Bâtiment, en ajoutant à la première Pierre, une seconde Pierre, puis une troisième, une quatrième & ainsi de suite jusqu'à la fin, de même *Jésus-Christ* vouloit bâtir son Eglise, en joignant à *St. Pierre*, qui avoit pris le premier la parole, pour confesser son Nom, un second Confesseur, puis un troisième, un quatrième, & ainsi de suite, jusqu'à la fin du Monde.

Que si quelqu'un me disoit, *Les Portes de la Prison, ne prévaudront point contre vous,* je comprendrois d'abord, qu'il veut m'annoncer, que j'aurai des Ennemis puissans, que je tomberai entre leurs mains, que non contents de se saisir de moi, ils me jetteront dans une Prison, & m'y enfermeront, pour m'y retenir toujours, que dans ce dessein, ils auront mis à cette Prison plus

d'une Porte, qu'ils auront, si vous voulez, garni ces Portes, de fer & d'airain, qu'ils les auront renforcées de barres épaisses, & fermées de plusieurs ferrures & verroux; mais que quelques fortes & solides, que puissent être ces Portes, elles ne résisteront pas toujours, aux grands & réitérez efforts, que je ferai, pour les ouvrir, ou pour les rompre, qu'elles céderont enfin à mes coups redoublez, se briseront sous ma main, & me laisseront enfin un libre passage, de sorte qu'après avoir perdu ma liberté, je la recouvrerai entièrement.

Le terme de l'Original (ADES) qu'on a traduit par le mot d'Enfer, signifie aussi le Sépulcre, & les Interprètes l'ont rendu de la sorte I. Cor. XV. 55. Où est le Sépulcre ta victoire? Tout le monde sait que l'Enfer est le Lieu des tourmens, Luc XVI. 23. & personne n'ignore, que le Sépulcre est le Séjour des Morts. Quand donc *Jesus-Christ* promet à son Eglise, que les Portes de l'Enfer, & celles du Sépulcre, ne prévaudront point contre elle, il veut nous apprendre; que son Eglise aura de puissans & redoutables Ennemis; qu'elle tombera entre leurs mains; que non contents de l'avoir en leur puissance, ils la tourmenteront de la manière la plus cruelle, pendant une durée, que les Fidèles per-

écutez

Secutez trouveront d'une longueur infinie ; qu'ils la tiendront come dans l'Enfer, & l'enfermeront, pour ainsi dire, toute vivante dans le Sépulcre ; qu'ils fermeront sur elle, de barres & de verroux, les doubles & triples Portes, de ces Lieux si terribles ; qu'ils useront de toutes les précautions imaginables, pour empêcher qu'elle n'échape de leurs mains sanguinaires ; mais qu'ils prendront en vain toutes ces mesures contr'elle ; que les constans & réitérez éforts, qu'elle fera, avec le secours de Dieu, pour sortir, de cette espèce d'Enfer & de Tombeau, pour retourner à la vie, & s'arracher aux tourmens, seront suivis d'une heureuse délivrance ; qu'après bien des souffrances & des travaux, elle se verra victorieuse, & triomphera de ses Persécuteurs & de ses Bourreaux.

L'Eglise Chrétienne, ou l'Oëconomie Evangelique, est quelquefois désignée, dans les Discours de nôtre Seigneur, sous le nom de *Roïaume du Ciel*. C'est ainsi que Jésus-Christ dit, *Matth. XXIII. 13. Malheur à vous Scribes & Pharisiens hipòcrites ; parce que vous fermez, aux Homes, le Roïaume du Ciel. Vous n'y entrez point, & vous vous opposez à ceux qui veulent y entrer ; pour dire, qu'abusans de leurs lumières & de leur autorité, ils mettoient des obstacles, à la Con-*

version des Homes, qu'ils n'entroient point dans l'Eglise du Fils de Dieu, à laquelle la Souveraineté de tous les Roïaumes de la Terre, est préparée dès la fondation du Monde, & qu'ils s'oposoient à ceux qui vouloient y entrer.

Pour recevoir un Docteur, les Juifs, entre autres Cérémonies, lui donoient une Clé. C'est à quoi le Seigneur fait manifestement allusion, lors qu'il dit: *Malheur à vous, Docteurs de la Loi; parce que vous vous êtes saisis de la Cle de la Science, & que n'y étant point entrez vous-mêmes, vous avez encore empêché d'y entrer, ceux qui vouloient le faire!* Luc XI. 52. „ Quoi que vous vous soiez erigez, leur veut-il dire, en Docteurs du Peuple de Dieu, & que vous prétendiez être les Fidèles Interprètes de la Science du Salut, vous n'êtes pas néanmoins entrez dans le vrai sens des Ecritures, qui regardent le Messie, & par vos Traditions, vous avez empêché d'y entrer, ceux qui vouloient me reconnoître, pour le *Christ*, que Dieu leur a envoyé. Il est clair à présent, par les deux Passages, que je viens de citer, & par la coûtume des Juifs, de laquelle j'ai fait mention, que dans ces paroles, *Je vous douerai les Clés du Roïaume du Ciel*, Jésus-Christ ne veut dire autre chose, si ce n'est que

que *St. Pierre* feroit le premier Docteur Evangelique, le premier Prédicateur de la Doctrine Chrétienne. Que s'il promet de lui donner, non la Clé, mais les Clés du Roiaume du Ciel; c'est sans doute pour marquer, qu'il feroit deux fois par sa Prédication, l'ouverture de l'Eglise, & du Ministère Evangeliques; l'une en faveur des Juifs, & l'autre en faveur des Gentils. Il fit en effet celle-là, dans Jérusalem, le jour de la première Pentecôte Chrétienne, (*Actes II.*) & celle-ci à Césarée, chez le Centenier, *Corneille* (*Actes X.*). C'est pour cela, que cet Apôtre disoit, dans le Concile de Jérusalem, *Mes Frères, vous savez, qu'il y a long-tems, que Dieu m'a choisi d'entre vous, afin que les Gentils entendissent par ma bouche, la parole de l'Evangile, & qu'ils crussent. Actes XV. 7.*

Lier se prend dans l'Evangile, pour affliger d'une Maladie, & délier pour la guérir. *Ne faloit-il pas, dit le Sauveur, délier de ce lien, en un jour de Sabat, cette Fille d'Abraham, que Satan avoit liée, depuis dix-huit ans?* Luc XIII. 16. Et après avoir ordonné dans le Chapitre XVIII. de *S. Matthieu*, de regarder come un Païen & un Publicain, celui qui, aiant ofensé son Frère, refuse d'écouter l'Eglise, & de réparer l'injure, il ajoute: *Je vous dis en vérité, que tout ce que vous aurez lié*

lie sur la Terre, sera lié dans le Ciel; & que tout ce que vous aurez délié sur la Terre, sera délié dans le Ciel. C'est-à-dire, Je vous promets, que tous les Pécheurs, qui, n'auront pas voulu se rendre aux Exhortations du Corps des Laïques & des Pasteurs, & que vous aurez liés dans vos Assemblées, du lien de l'excommunication, seront frapés de quelque fléau, qui sera un signe manifeste de la colère de Dieu, dont ils seront devenus les Objets, & que tous les Pécheurs repentans, que vous aurez déliés de ce même lien, seront délivrés de ce fléau. Il est fort probable, que les paroles, que nous lisons, *Jeau XX. 23. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, & ils seront retenus, à ceux à qui vous les retiendrez*, signifioient, que ceux que les Apôtres voudroient guérir, des Maladies, dont Dieu les avoit affligés, à cause de leurs péchés, seroient guéris, & qu'au contraire ceux qu'ils voudroient punir, par quelque Maladie, en seroient affligés. C'est par l'exercice de cette puissance, que *St. Paul* aveugla, pour un tems, le Magicien *Elymas*, *Actes XIII. 8-11*, & qu'il livra à *Satan*, non seulement l'*Incesteux de Corinthe*; mais aussi *Hyménée & Alexandre*, *I. Tim. I. 20.* pour leur infliger quelque mal corporel.

Suivant cette interpretation, qui est fort na-

naturelle, le Seigneur promet ici à *St. Pierre*, qu'il le revêtira de ce Pouvoir miraculeux. Cet Apôtre en fit voir un effet bien éclatant, dans la punition du Mensonge d'*Ananis* & de *Saphira*, *Actes V.* Car s'il pouvoit punir de mort, un Pécheur, par sa seule parole, il pouvoit à plus forte raison, lui envoyer une Maladie. Cependant quelques uns de nos Auteurs croient, que *Jésus-Christ* a voulu dire à *St. Pierre* : *Ce que vous permettrez, sera permis : Ce que vous défendrez, sera défendu : Vos décisions seront approuvées & ratifiées dans le Ciel.* On trouve dans le Comentaire de *St. Jérôme* sur le XVI. Ch. de *St. Matthieu*, des paroles remarquables : „ Les Evêques „ & les Prêtres, *dit-il*, qui n'entendent point „ ce Passage, s'élèvent par un Orgueil pharisaïque, en condamnant les Innocens, ou „ en s'imaginant de pouvoir absoudre les „ Crimine's; au lieu que Dieu n'a aucun „ égard au jugement des Pretres; mais seulement à la vie des Coupables: *Episcopi & Presbyteri non intelligentes, aliquid sibi de Pharisæorum assument supercilis, ut vel damnent innocentes, vel solvere se noxios arbitrentur; cum apud Deum, non sententia Sacerdotum; sed Reorum vita quæretur.*

Ces Eclaircissemens peuvent suffire, pour nous faire entrer, dans le vrai sens de la  
 Pro-

Promesse de *Jésus-Christ*. Une partie de cette Promesse, regarde personnellement *St. Pierre*, & l'autre, l'Eglise Chrétienne. C'est à cet Apôtre seul, que le Seigneur dit, *Et moi, je vous dis, que vous êtes Pierre, & sur cette Pierre, je bâtirai mon Eglise*. C'est encore à lui seul qu'il dit, *Je vous donnerai les Clés du Royaume du Ciel, & tout ce que vous lierez sur la Terre, sera lié au Ciel, & tout ce que vous aurez délié sur la Terre, sera délié au Ciel*.

Le sens de toutes ces paroles, qui regardent personnellement le seul *Simon*, Fils de *Jonas*, revient à ceci: „ Et moi je vous dis, *Simon*, „ que le nom de *Pierre*, que je vous donai „ déjà, lors que votre Frère *André*, vous „ amena vers moi, au comence nent de mon „ Ministère, vous convient parfaitement; „ parce que vous avez pris le prémier la pa- „ role, pour confesser ouvertement, que je „ suis le CHRIST, le FILS DU DIEU „ VIVANT. Cette Confession, par laquelle „ vous venez de prendre, la Primauté d'Or- „ dre & de Rang, entre mes Disciples & „ mes Apôtres, vous rend semblable à la „ première Pierre d'un Edifice, à la Pierre, „ par laquelle on comence à fonder un Bâti- „ ment. C'est en ce sens, que vous êtes „ *Pierre*. J'éleverai sur vous, come sur une „ première Pierre, tout l'Edifice mystique

„ de mon Eglise. J'unirai à vous, par la  
 „ même Confession de mon Nom, tous ceux  
 „ qui recevront ma Doctrine, dans la suite  
 „ des Siècles. Je vous établirai aussi pré-  
 „ mier Docteur & Prédicateur de l'Evangile.  
 „ C'est vous, qui, après ma Résurrection  
 „ & mon Ascension, comencerez à l'anon-  
 „ cer, non seulement aux *Juifs*, mais aussi  
 „ aux *Gentils*. Vous ferez la première ou-  
 „ verture de mon Eglise, aux uns & aux  
 „ autres; afin qu'ils aient part à ce Règne  
 „ glorieux, dont je serai mis en possession  
 „ sur la Terre, à mon second Avénement.  
 „ Tous ceux à qui vous enverrez des Mala-  
 „ dies, en seront affligés; & tous ceux que  
 „ vous en voudrez délivrer, en seront  
 „ guéris.

Ce qui regarde l'Eglise, dans la Promesse  
 du Sauveur, est conçu en ces mots: *Sur cette  
 Pierre, je bâtirai mon Eglise, & les Portes de  
 l'Enfer ( & du Sépulcre ) ne prévaudront point  
 contre elle.* Cela signifie: „ Je formerai mon  
 „ Eglise, en ajoûtant successivement, dès  
 „ aujourd'hui, pendant toute la suite des  
 „ Générations, de nouveaux Confesseurs de  
 „ mon Nom, à mon premier Disciple *Pierre*.  
 „ Et quoi que cette Société de mes fidèles  
 „ Serviteurs, doive être exposée, sous le  
 „ Règne des *Paiens*, & sous celui de l'*Aite-*  
 „ *christ*,

„ *christ*, à des tourmens, dont la durée leur  
 „ paroitra infinie, quoi que sa destruction  
 „ entière paroisse alors inévitable & certai-  
 „ ne, elle sera enfin pleinement délivrée,  
 „ & demeurera victorieuse de ses Persé-  
 „ cuteurs & de ses Bourreaux.

Il est évident, que cette Promesse, dont l'Eglise Romaine, prétend tirer de si grands avantages, ne fait rien en sa faveur, des qu'on en a une fois développé le véritable sens. Bien loin de prouver, que l'Eglise de *Jésus-Christ* doit être visible en tout tems, par les fonctions publiques du Ministère sacré, elle prouve plutôt le contraire. Car *Jésus-Christ* y prédit évidemment, que son Eglise sera enfermée, come dans une espèce d'Enfer & de Sépulcre, qu'elle sera exposée à de cruels tourmens, & à une ruine entière, que ses Persécuteurs & ses Bourreaux feront tout ce qui sera en leur pouvoir, pour rendre ses Maux éternels, ou empêcher du moins qu'elle ne retourne à la vie, dès qu'ils l'auront abattue. Conçoit-on que cela puisse arriver, sans que l'Eglise disparoisse, en ces tems-là, aux yeux du Monde? Quoi! on l'aura jettée, pour ainsi dire, toute vivante, dans l'Enfer & dans le Sépulcre; on aura fermé sur elle, les Portes terribles, de ces deux cruels Empires; on aura multiplié ces Portes, on les  
 aura

aura renforcées de Barres & de Verroux ; afin qu'elles prévaiilent contre tous les efforts de l'Eglise, & malgré tout cela, le Culte public ne fera point interrompu ; l'Eglise sera visible en tout tems, par la continuité du Peuple, la suite des Pasteurs, Héritiers de la Foi, aussi bien que du Siège, de ceux qui les auront précédés ; & reconnoissable par l'exercice assidu des fonctions publiques du Ministère sacré. Qu'y a-t-il de moins naturel, que cette explication ?

Si l'Eglise devoit jouir, en tout tems, d'une pleine liberté, & être continuellement dans un état florissant, gouvernée par des Pasteurs, Héritiers de la Foi & du Siège de leurs Prédécesseurs, qu'auroit elle besoin de combattre, contre les Portes de l'Enfer & du Sépulcre ? Voudroit-elle les forcer & les ouvrir, pour s'y précipiter elle-même ? Non, direz-vous sans doute. Cette pensée seroit absurde. Elle ira plutôt se roidir contre ces Portes, pour les tenir fermées, de peur que venant à s'ouvrir, elles ne vomissent sur elle un torrent de Maux, les Maux de l'Ignorance, de l'Erreur, de l'Idolatrie & du Vice, & ne répandent l'infection mortelle d'une Tiranie destructive des Saints. C'est-là ce que vous pouvez dire de plus spécieux ; mais avec tout cela, cette explication ne  
fau-

fauroit se soutenir, pour plusieurs raisons. *Prémierement*, l'Enfer n'est pas le séjour de l'Ignorance, de l'Erreur, de l'Idolatrie & du Vice; mais le Lieu des tourmens. Le *Sépulcre* n'est pas non plus le Siège des Tirans & de l'Antechrist; mais la demeure des Morts. *Secondement*, quand l'Enfer & le *Sépulcre*, pourroient être pris dans le sens étrange, que vous donnez à ces mots, *Jésus-Christ* se feroit exprimé tout autrement, pour dire, ce que vous voulez que ses paroles signifient. Il n'auroit fait aucune mention des *Portes de l'Enfer*, & du *Sépulcre*: il auroit dit tout simplement: L'Enfer ni le *Sépulcre* ne prévaudra point contre elle. Des *Portes*, qui sont une fois fermées, ne tendent point d'elles-mêmes à s'ouvrir. Celles de l'Enfer & du *Sépulcre* pris dans le sens que nous rejettons, demeureroient donc toujours fermées, si le Diable, qui a l'Empire de la Mort, ne les ouvroit. Que si l'Eglise de *Jésus-Christ* avoit à combattre pour les tenir fermées, ce feroit, non contre les *Portes* qu'elle luterait; mais contre le Serpent ancien, & contre ses mauvais Anges, qui s'efforceroient de les ouvrir, au lieu que *Jésus-Christ* nous représente le Combat dont il parle, come aiant lieu uniquement entre les *Portes de l'Enfer & du Sépulcre*, d'un côté, & son Eglise, de l'autre;

Combat, qui suppose nécessairement, que ses Ennemis sont venus à bout de fermer ces Portes sur elle. *En troisième lieu*, l'Eglise Romaine, par son explication, attribuée au Sauveur, une Promesse contraire aux Evénemens, & à d'autres Discours de *Jésus-Christ*. Si les Portes de l'Enfer & du Sépulcre, prises dans le sens des Eclésiastiques Romains, n'avoient point prévalu contre l'Eglise, auroit-on vu l'Ignorance, l'Erreur, l'Hérésie, le Schisme, la Tiranie, l'Idolatrie & le Vice se répandre dans la Chrétienté? D'où seroit sorti cet Ennemi, qui devoit, suivant la Parabole de l'Evangile, venir semer l'Yvroye parmi le bon Grain, dans le Champ de l'Eglise, pendant qu'on dormiroit (*Matth. XIII. 24-30.*)? Ce sera seulement dans le tems de la Moisson, c'est-à-dire à la fin de ce Monde corrompu, que l'Yvroye sera arrachée du Champ du Seigneur, & liée en bottes pour être brûlée; au lieu que le Blé sera amassé dans son Grenier. Alors seulement, le Dragon, l'ancien Serpent, qui est le Diable & Satan, qui séduit tout le monde, sera enchainé & précipité dans l'Abîme, & l'Abîme sera fermé & scellé sur lui, pour mille ans prophétiques, qui font trois cents soixante mille ans naturels.

*Ap. XX. 1. 2.*

Autant qu'est insoutenable, & contraire aux Evénemens, l'explication que l'Eglise Romaine donne de la Promesse de *Jésus-Christ*, autant celle que j'en ai donnée, a déjà été vérifiée, par les choses qui sont arrivées aux fidèles Disciples du Seigneur, depuis l'établissement du Christianisme jusqu'à nos jours. Voyez l'Eglise, au tems de la cruelle Persecution qu'elle eut, pendant dix ans, sous *Diocletien* & ses Collègues, & qui fut si générale, dans tout l'Empire Romain, que *Constance Chlore*, qui étoit d'ailleurs favorable aux Chrétiens, permit néanmoins, qu'on détruisit leurs Temples, dans les *Gaules*, qui étoient de son Département. N'étoit-elle pas come dans l'*Enfer*, lors que les Païens exerçoient contr'elle les dernières fureurs? Peut-on entendre sans horreur, le simple récit des tourmens recherchez, qu'on mit alors en usage contre les Chrétiens. On les rôtiſſoit à petit feu; on leur brisoit les Os des Jambes, & après avoir déchiré leur Chair à coups de fouet, on y jettoit du vinaigre, du sel, & de l'huile ardente. On enfonçoit des alènes entre la chair & les ongles de leurs doigts; on les écorchoit vifs; on les pendoit la tête en bas; on les démembroit, en les liant à des Arbres, qu'on avoit courbez avec violence, & qu'on laissoit ensuite retourner

à leur état précédent ; on apliquoit des lames ardentes à toutes les parties de leurs Corps ; on les étouffoit , par le feu & la fumée , d'un brasier , sur lequel on les tenailloit ; on les précipitoit du haut des Rochers ; on leur coupoit les Membres , l'un après l'autre , pour les faire plus long-tems mourir ; on les exposoit , ou dans les Théâtres , aux Bêtes féroces , ou sur la Mer , à la fureur des Vents , dans des Vaisseaux sans Voiles , sans Rames , & sans Provisions. Cette même Eglise , n'étoit-elle pas aussi come dans le Sépulcre , lors que *Diocletien* , croiant être venu à bout d'abolir le Christianisme , en fit dresser des Trophées , avec des Inscriptions , qui se voient encore , dans deux Villes d'Espagne. *Pour avoir étendu l'Empire Romain dans l'Orient & dans l'Occident , pour avoir éteint le nom des Chrétiens , qui troubloient la République , pour avoir aboli leur superstition dans toute la terre , & augmenté le Culte des Dieux.* Voilà les Portes de l'Enfer & du Sépulcre bien fermées pour un tems sur l'Eglise. On tourmentoit sans relâche , ou on exterminoit tous ceux de ses Membres qu'on pouvoit encore découvrir. On n'oubloit rien pour empêcher son retour à la vie ; mais tout à coup , elle fut glorieusement délivrée , & triomphante , par l'heureuse & inopinée révolution , qui

arriva, sous le Grand CONSTANTIN.

N'a-t-on pas vû arriver, quelque chose de semblable, dans l'Occident, sous le Règne des Pontifes Romains? Avant la bienheureuse Réformation, les fideles Serviteurs de Jésus-Christ, étoient cruellement persécutés, dans tous les Pais soumis au Siège de Rome. On avoit fait des Croisades contre eux, come contre les Mahometans. L'Inquisition ne les épargnoit point. Il n'y avoit presque plus, dans cette partie du Monde, qu'un reste de *Vaudois*, qui s'étoit conservé entre les Alpes; & quelques Taborites dans la *Bohème*. Tout étoit dissipé, lors que Dieu aiant suscité les Réformateurs, pour tirer la Lumière de dessous le Boisseau, on vit l'Eglise reparôître avec un nouveau lustre, & sortir toute brillante, come du sein de l'Enfer & du Sépulcre, du milieu des tourmens & des bras de la Mort.

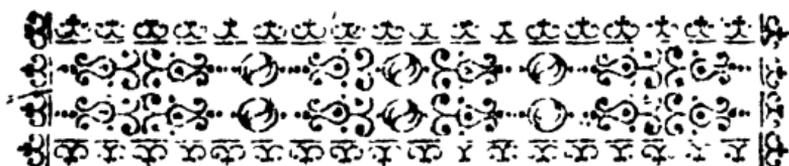
Que si nous consultons les Prophéties de l'Écriture, pour savoir, si les Portes de l'Enfer & du Sépulcre, doivent se fermer encore une fois, sur l'Eglise du Sauveur, *Daniel* nous apprendra, que le Messie, doit faire cesser, pendant la moitié d'une Semaine, le Sacrifice & l'Oblation. Dan. IX. 27. L'Apôtre *St. Jean* nous dira aussi, que quand les deux Témoin's Apocalyptiques, auront ache-

achevé de rendre leur témoignage, la Bête, qui sera montée de l'Abîme, leur fera la guerre, les vaincra & les tuera; que leurs Corps morts seront étendus, sur la Place de la grande Cité, qui est appelée spirituellement Sodome & Egypte, & où nître Seigneur a été crucifié; que les Gens de diverses Tribus, Peuples, Langues & Nations, verront leurs Corps morts pendant trois jours & demi, & ne permettront point qu'on leur donne la Sepulture; que les Habitans de la terre se réjouiront à leur sujet, qu'ils feront des Festins, & s'envoieront mutuellement des présens; parce que ces deux Prophètes ont tourmenté les Habitans de la terre. Apoc. XI. 7--10. Or ces deux Témoin de Jesus-Christ, sont très-certainement deux Eglises du Seigneur, puis qu'il est dit en termes formels, au Verset 4. que ce sont les deux Oliviers & les deux Chandeliers, qui sont demeurez debout devant le Seigneur de la terre, & que le mot de Chandeliers, dans le stile prophétique, signifie des Eglises. Les sept Chandeliers sont les sept Eglises. Apoc. I. 20. Mais si ces deux Eglises, doivent être vaincues & tuées, c'est-à-dire dissipées, enforte qu'elles ne s'assembleront point, pendant trois jours & demi, qui font la

moitié de la Semaine prophétique, dont parle Daniel, c'est-à-dire qui font trois Ans & demi naturels, St. Jean nous assure, qu'après ces trois Jours & demi, un Esprit de vie envoyé de Dieu, entra dans les deux Témoins, qu'ils se relevèrent sur leurs pieds, & qu'une grande fraïeur saisit ceux qui les virent. Ainsi l'Eglise du Sauveur, après avoir été mise à mort, par les Puissances figurées sous l'emblème d'une Bête à dix Cornes, reprendra une nouvelle vie, & la Promesse de Jésus-Crist, aura son plein & parfait accomplissement.

### PHILOGRAPHE.





## R. E C H E R C H E S

Sur les CLOCHES des Eglises, & sur leurs  
HORLOGES.

**J**E vous ai déjà donné, *Monsieur*, divers Eclaircissemens sur nôtre Cathédrale que vous m'aviez demandés. Vous n'êtes pas encore entièrement satisfait. Une Question en fait naitre une autre. L'idée d'un Temple en a réveillé chez vous de celles qu'on appelle *accessaires*. Nos Eglises ont de certains accompagnemens. Elles sont ordinairement assorties de Cloches, d'Horloges, quelquefois d'Orgues pour soutenir le Chant. Quelques unes sont ornées d'anciennes Vitres peintes de couleurs fort vives, dont on dit qu'on a perdu le secret. Vous me proposés tous ces sujets différens pour nous en entretenir à diverses reprises. Vous y ajoutés encore pour dernier article les Cimetières, qu'on place ordinairement autour des Eglises. Vous voulés que j'y fasse entrer la Question la plus intéressante de toutes, c'est si la Coutume d'enterrer quelquefois dans les Eglises mêmes, n'est pas dangereuse pour les

Vivans. Voilà bien de la tablature. Vous agréerez, s'il vous plait, que nous nous bornions aujourd'hui aux deux premiers Articles, les Cloches des Eglises & leurs Horloges, & cela sans m'engager à rien pour la suite.

La première Question sur les Cloches, c'est d'examiner dans quel tems on a comencé à en mettre au haut des Eglises. Le sentiment le plus vraisemblable, c'est que cet usage a comencé au VII. Siècle, du tems de *Bède*. En parlant d'une Religieuse dans son *Histoire Ecclésiastique*, il dit, qu'elle entendit subitement le son de la Cloche qui l'appelloit à l'Eglise\*.

On cite encore une autorité plus ancienne, mais je ne fais si l'on peut bien y ajouter foi. Un Historien a dit que *Lothaire* assiégeant la Ville de Sens, *Loth* qui en étoit Evêque, fit sonner toutes les Cloches de la Cathédrale, & que cette sonnerie étonna tellement les Assiégés qu'ils prirent la fuite. Si ce fait est vrai, il prouve que les Cloches étoient peu connues, & que c'étoit un usage naissant.

Mais on fait que ce n'est pas là qu'ont été faites les premières Cloches d'Eglise, c'est à *Nole* dans la *Campanie*. Elles portent encore le nom de cette Ville, dans la Langue Latine\*\*. *St. Paulin*, come vous savés, a été

Evê-

\* *Audivit subito in ære notum Campanæ sonum quo ad Orationes excitari vel convocari solebant. Lib. IV. cap 23.*

\*\* *Nola.*

Evêque de *Nole*, & on lui attribue d'avoir introduit l'usage des Cloches dans le Service divin.

On demande si les Grecs ont cet usage comme nous. En général leurs Eglises n'ont point de Cloches, & ils se conforment en cela à la manière des Turcs. Ils appellent le Peuple au service avec des Maillets de bois. On prétend que c'est par des raisons de politique, que les Turcs ont défendu l'usage des Cloches aux Chrétiens qui vivent sous leur domination. Ils ont craint que leur son ne servit de signal pour l'exécution des révoltes, & pour donner l'alarme par tout en peu de tems. Un Voia-geur nous apprend cependant, que les Grecs qui se trouvent fort éloignés des Turcs, ont l'usage des Cloches, les Moines du Mont *Athos*, par exemple.

Il y a apparence, que, dans les premiers Siècles du Christianisme, les grandes Cloches n'étoient pas encore conues; mais quand même elles l'auroient été, vous comprenés assez, *Monsieur*, que dans le tems que l'Eglise étoit persécutée, il ne convenoit pas de s'assembler au son d'un signal public. Que dites-vous d'un Auteur Anglois qui a prétendu que dans ces tems là, les Chrétiens s'assembloient au son d'un Instrument de bois. La prudence vouloit que leurs Assemblées se communiquassent

sent d'une manière sourde , & c'est précisément le secret que l'on y gardoit qui est cause que nous ignorons aujourd'hui comment cela se faisoit.

Quand la Religion Chrétienne fut devenue la Religion dominante , & qu'on n'eut plus de semblables ménagemens à garder, *Bingham* nous apprend, dans ses *Origines Ecclesiastiques* \*, qu'en Egypte on se servit de la Trompette. Cet Usage eut lieu au moins dans quelques Monastères. Des Auteurs du VI. Siècle en ont fait mention. Il y avoit aussi des Couvens où un Religieux alloit frapper à chaque Cellu'e avec un Maillet ou Marteau de bois. Cela se pratique encore aujourd'hui chez les Chartreux pour leurs Matines. Dans d'autres parties de l'Orient, on donoit aussi ce signal avec des Instrumens de bois. Aujourd'hui les Grecs appellent le Peuple, en frappant des planches de bois, ou des plaques de fer, avec un Marteau.

Pour revenir à notre sujet, vous me demandés la date d'une belle Cloche que nous avons dans notre Cathédrale. Elle est d'un assez grand Volume, puis qu'elle a vingt piés de circonférence. Mais elle doit céder le pas à la fameuse Cloche de Rouen, connue sous le nom de *George d'Auboise* , & qui pèse trente

trois

\* Liv. VIII. Chap. 7.

trois mille Livres. Ce fut l'Evêque *Guillaume de Lornai* qui fit faire la nôtre, l'an 1407. On l'appelle *Clémence*, du Nom du Pape *Clément VII.* qui siégeoit alors.

Son nom est marqué au haut de la Cloche, & autour du bas on lit ces trois Vers Leonins, qui marquent l'usage, la destination & la vertu prétendue que la superstition ignorante attribue aux Cloches, qui ont été bénites solennellement par l'Evêque;

*Laudo Deum verum, Plebem voco, convoco  
Clericum,  
Defunctos ploro, Pestem fugo, Festa decoro,  
Vox mea cunctorum fit terror Demoniorum.*

On a remarqué sur ce dernier Vers qu'il imite assez bien le son de la Cloche même. Ceux qui ont été à Paris trouvent aussi beaucoup de conformité de ce son avec celui de la grande Cloche de l'Abaye de St. Germain des Prez.

Notre Cloche dit dans le second Vers, que sa destination est en partie de *pleurer les Morts*. C'est qu'on la sonnoit aux Enterremens. Remarquez je vous prie, *Monsieur*, la bizarerie de l'usage. Autrefois dans des occasions de deuil, on faisoit taire les Cloches, & c'étoit une marque d'affliction. Témoin le Vendredi saint où encore aujourd'hui on su-

prime

prime toute Sonerie, par égard pour le jour de la Mort du Sauveur. Cette Coutume est assez ancienne. Mais les idées ont bien changé. L'idée que nos Ancêtres avoient des grandes douleurs, c'est qu'elles devoient être muettes. Aujourd'hui on agit tout au rebours, dans l'Eglise Romaine. Plus la personne qui vient de mourir est respectable, & plus l'on fait de bruit. Toutes les Cloches sont mises en branle à l'occasion de sa mort ou de sa sépulture \*.

Soner pour un Enterrement, *assembler le Peuple, ou le Clergé*, come notre Cloche dit encore qu'elle étoit chargée de le faire, tout cela est arbitraire, & le simple éfet d'une convention. Mais voici d'autres usages bien plus dignes d'attention, des vertus merveilleuses qu'a la Cloche même, en conséquence de la bénédiction qu'elle a reçue. Elle *écarte la Peste & les Démon*s mêmes.

Les

\* Cette sonerie pour les Morts incomode fort les vivans. Tout le monde conoit l'Impromptu d'un Homme que les Cloches empêchoient de dormir ;

Persecuteurs du Genre humain,  
Qui sonés sans misericorde,  
Nous voudrions tous que la Corde  
Fut au cou, plutôt qu'à la main.

En 1552. la Ville de Bourdeaux fut privée de ses Cloches pour cause de rébellion, & quand on voulut les lui rendre, le Peuple s'y opposa, après avoir ressenti le repos & la commodité de n'être point importuné du son & du tintamarre des Cloches.

Les Superstitieux, come vous sçavés, *Monsieur*, attribuent les Tempêtes & la Grêle aux Esprits malins. Le bon éfet des Cloches, dans les tems orageux, s'il est vrai qu'elles en produisent quelqu'un, peut être envisagé du côté physique. On croit assez comunément qu'une grosse Cloche peut agiter l'air d'une manière favorable, qu'elle peut écarter les Nuées & garantir la Récolte. D'autres regardent cela come un préjugé mal fondé. Ils disent, que quand il seroit vrai que le son d'une Cloche produit un mouvement qui agit sur les Nues, l'éfet en seroit toujours fort équivoque. On prétend que par là on peut doner une issue aux feux renfermés dans la Nué, avant qu'ils soient prêts à éclater sur nous; mais il peut en résulter un éfet tout contraire, c'est d'ouvrir la porte à ce fléau pour qu'il vienne un peu plutôt fondre sur nous. On peut voir là dessus une Dissertation de Mr. *Cayer*, Membre de l'Académie des Beaux Arts de *Lion* \*.

Pour faire voir que ce n'est pas là une crainte chimérique, je vais raporter là dessus un fait remarquable arrivé en Basse Bretagne, le 15. Avril 1718, & que l'on trouve dans l'Histoire de l'Académie pour l'année suivante. Le Vendredi saint il y eut une Tempête

\* Mem. de Trévoux, Decem. 1748. 2. Partie p. 2717.

pète qui fit bien du ravage dans vingtquatre Paroiffes, le long de la Côte. Le Tonerre tomba fur plusieurs Eglifes, & précifément fur celles où l'on fonoit pour l'écarter. Des Eglifes voisines, où l'on ne fonoit point, furent épargnées. Le Peuple s'en prenoit à ce qu'il n'est pas permis de foner le Vendredi faint.

Ce qu'il y a à dire là deffus, c'est que les Cloches qui peuvent écarter un Tonerre éloigné, facilitent la chute de celui qui est proche, & à peu près vertical, parce que l'ébranlement qu'elles communiquent à l'air dispose la Nué à s'ouvrir. Le fon qui diffipe les Nuées, comence d'abord à diffiper les plus voisines, je veux dire celles qui font entre le Clocher & la matière du Tonerre; enforte que les Nuages se diffipent de ce coté là, le tourbillon du Tonerre en est moins pressé, & par conféquent doit être plus déterminé à éclater vers le Clocher.

Quelques Philosophes croient, que les Cloches, fur tout celles de Village, ne produifent à peu près aucun éfet & qu'elles font incapables de chasser le Tonerre & les Orages. Leur fon n'est pas assez fort pour transporter l'air d'un lieu à un autre. Il doit y produire un simple tremblement ou une ondulation, come quand on jette une pierre  
dans

dans l'eau , on voit former des Cercles sur la surface \*.

Mais il ne s'agit point ici de l'effet physique des Cloches. Si elles chassent la Peste & les Démons mêmes , come la nôtre s'en vante , c'est en conséquence d'une Bénédiction particulière qu'on leur done , avec beaucoup d'appareil , dans l'Eglise Romaine , avant que de les employer. Cette Cérémonie est décrite fort au long dans le Pontifical Romain , & dans leurs Rituels. Le Peuple s'imagine chez eux que cette Bénédiction imprime aux Cloches une Vertu surnaturelle , & il regarde bonement le pouvoir de leur son sur les Tempêtes , come une preuve de l'autorité de l'Eglise. Il est vrai que les Oraisons qu'on trouve dans le Pontifical pour cette Cérémonie , sont fort propres à doner cette idée chimérique.

Je vous invite , *Monsieur* , à lire le Chapitre des *Cloches* , dans le *Rationale Durandi*,  
ancien

\* De bons Auteurs nous apprennent , que la Coutume de soner les Cloches aux aproches du Tonnerre est assez ancienne. Mais qu'autrefois ce n'étoit pas dans la même vue qu'aujourd'hui. Il ne s'agissoit pas proprement d'ébranler l'air pour écarter la Tempête. On sonoit pour assembler le Peuple dans l'Eglise , afin qu'il y vint prier Dieu de préserver la Paroisse des effets de ce terrible Météore. Il est arrivé la même chose à la Cloche que l'on sonne pour les Morts. Anciennement c'étoit pour les Morts. On avertissoit par là les Chrétiens de prier pour eux dans leur agonie.

ancien Livre où sont expliquées toutes les Cérémonies de l'Eglise. Vous y trouverés de fort beaux sens mystiques. La Cloche qui appelle & qui excite au Service divin, dit cet Auteur, est l'image des Evêques & des Pasteurs, qui doivent nous exhorter & nous animer à servir Dieu. Ici *Durand* s'échauffe contre les Prélats qui ne prêchent pas. L'Écriture les compare à *des Chiens muets*. Et moi, dit-il, je trouve qu'ils ressemblent à une Cloche sans batant. La Cloche & ses accompagnemens lui fournissent des images des plus sublimes mystères de la Religion. Voiés, dit-il, la Corde dont on se sert pour soner, elle est ordinairement composée de trois cordons différens. C'est là un emblème de la Trinité.

Pour vous faire un peu mieux conoitre les explications mystiques de *Durand*, j'en vai joindre ici une, qui a beaucoup de rapport à la précédente. *D'où vient, dit-il, qu'on a l'usage de mettre des Coqs, en guise de Girouettes, au haut des Clochers? Ce Coq, ajoute-t-il, désigne les Prédicateurs. Cet Animal réveillé au milieu de la nuit, nous annonce le retour de la lumière. Par un batement d'ailes il s'excite au chant, par où il vient à bout de nous réveiller. Tout cela a un sens mystique. La nuit c'est l'état de ténèbres où se trouvent les gens du siècle. Le Coq représente les Prédicateurs qui doi-*

doivent réveiller les Pécheurs de leur sommeil, & qui les excitent à quitter leurs œuvres de ténèbres, après s'y être excités les premiers. Ils anoncent le Jour du Jugement, grand motif à changer de conduite. Enfin, come le Coq du Clocher, ils sont oposés aux Vents, ils se roidissent contre les oppositions & les contradictions des Mondains\*.

Voilà qui est fort beau; mais, Monsieur, ne trouvés vous point la dernière Moralité un peu équivoque. Le Coq tourne à tout Vent, mauvais Modèle pour un Ministre de la Parole de Dieu. Vous voies que les Coqs du haut des Clochers, ne ressemblent pas mal aux Cloches qui disent tout ce que l'on veut, & quelquefois les deux contraires.

Les Cérémonies usitées pour bénir une Cloche portent aussi le nom de *Batême*. On dit comunément *Batifer une Cloche*, pour marquer qu'on la consacre à l'usage de l'Eglise. J'avoue qu'il ne faut pas disputer sur les mots. *Tves de Chartre* dit qu'on *batifois* autrefois les Eglises, pour dire qu'on les bénissoit. On peut donc bien s'exprimer de même pour désigner la bénédiction d'une Cloche. Cependant il faut convenir qu'outre la conformité de nom, il y a encore de grands rapports dans le Rituel de l'Eglise Romaine, entre le Batême d'une Cloche, & celui d'un

I

En-

\* Rationale Durandi, Lib. I. Cap. I.

Enfant. Je vai vous les indiquer ici, après vous avoir averti, que ce sera moins dans un esprit de controverse, que dans un esprit de simple curiosité.

Quand il s'agit de baptiser une Cloche, on comence par la laver dehors & dedans, avec de l'Eau bénite, composée d'eau & de sel. Elle est employée de même pour le Batême d'un Enfant.

La tête de celui que l'on baptise est ointe du Saint Chrême, & on y forme une Croix. On en trace aussi plusieurs sur la Cloche avec les Saintes Huiles.

Il me semble aussi, que dans l'une & l'autre de ces Cérémonies la Sainte Trinité y intervient. La bénédiction de la Cloche se fait au nom du Père, du Fils & du St. Esprit, aussi bien que le Batême de l'Enfant.

L'une & l'autre ont des Parains & des Mairaines. On impose à la Cloche, tout come à l'Enfant, le nom de son Parain. Il y a long-tems que la chose se pratique de cette manière. Un Historien de France raporte que le Roi *Robert* faisant faire la dédicace de l'Eglise de *St. Aignan* d'Orléans, fit présent d'une fort belle Cloche, qu'il fit baptiser, & à laquelle il fit doner le nom de *Robert*.

On met un Linge blanc à l'Enfant sur l'opération que l'on vient de faire, & cela tient lieu,

lieu, en quelque manière, de l'Habit blanc que l'on donoit autrefois à ceux qu'on venoit de batiser. A la Confirmation on met aussi un Bandeau blanc sur le front du nouveau Confirmé. On met de même une Ceinture de toile blanche autour de la Cloche, qui y reste quelque jours. Quelquefois on la revêt toute entière d'une espèce de Chemise de toile fine, ornée même de dentelles, suivant la qualité du Parain,

Je ne doute pas, *Monsieur*, que vous ne soies frapé de tant de rapports entre ces deux Cérémonies. Dès qu'on les rapproche, il n'est pas possible de n'en être pas surpris. Cependant on se plaint de nous sur ce que nous les faisons remarquer. Vous serés bien aise d'entendre là dessus *Dom de Vert*. C'est un Savant Religieux, qui a donné dans un Traité l'*Explication des Cérémonies* de son Eglise, mais d'une manière beaucoup plus judicieuse que le Mistique *Durand*, & dans un goût diamétralement oposé. A l'article de la Toile dont on couvre la Cloche, voici coment il se récrie contre nous,

*Quelques Calvinistes*, dit-il, voulant aparemment faire les Plaisans sur cette pratique, disent, que ces linges dont on entoure les Cloches nouvellement bénites, representent les habits blancs des nouveaux batifés; mais, ajoute-t-il, il n'y

*a qu'à leur nier tout à plat que l'Eglise Romaine ait cette vue \**.

Quelque envie que j'eusse d'éviter ce qui fent tant soit peu la Controverse, *Dom de Vert* m'y ramène malgré moi. Il traite de simple jeu d'esprit, & même de mauvaise plaisanterie les rapports que nous faisons sentir entre ce qu'on appelle le Batême d'une Cloche, & celui d'un Enfant. Je lui répons, que rien n'étoit plus grave & plus sérieux que les plaintes qui, sous *Charles - Quint*, l'an 1522. furent communiquées à *Nuremberg* au Nonce du Pape, pour y remédier. Les Princes Allemands, & la Nation Germanique en général, qui présentèrent leurs *Griefs*, ne vouloient rien moins que faire les *Plaisans*, dans cette occasion. L'Article 51. roule entièrement sur le Batême des Cloches.

*Les Ecclésiastiques*, disent-ils, font croire au Peuple que les Cloches écartent les Tempêtes & chassent les Démons ; & cela en vertu du Batême qu'on leur a administré, avec beaucoup d'aparat. Un simple Prêtre peut bien baptiser un Enfant, mais pour la Cloche, il faut que ce soit l'Evêque lui même, ou quelqu'un qu'il comet pour le faire à sa place. On choisit un Parain à cette Cloche, & quelquefois on lui en done plusieurs. Alors ils tiennent chacun la corde de la Cloche,

lan-

\* Explication des Cérémonies de l'Eglise Tom. III. p. 415.

tandis que l'Oficiant chante ou récite quelques Pſalmes. La Cloche porte le nom du principal Parain, qui est répété plusieurs fois par les Assistans. On la revet d'un habit, come on faisoit autrefois ceux que l'on batisoit. La Cere-mo-nie finit par un somptueux Repas, que donne celui qui a l'honneur d'être Parain, sans préjudice d'un présent qui revient encore à l'Oficiant. Il y a là dedans superstition & exaction. Il faut donc corriger cet abus.

Il me semble, Monsieur, que c'est ce que l'on peut dire de plus modéré là dessus. Cette bénédiction des Cloches est trop chargée de Cérémonies, qui ne peuvent que jeter le Peuple dans la superstition. L'effet naturel de ces pratiques mistéricuses est d'attribuer des vertus chimériques aux Cloches d'Eglise.

Il faut convenir que cet abus est fort ancien. Quelques Auteurs, qui en ont recherché l'origine, ont attribué au Pape Jean XIII. d'avoir comencé le premier à faire batifer les Cloches vers l'an 972. Mais ils ne sont pas remontés assez haut. Alcuin, Disciple de Bède, fait déjà mention de cet usage. Bien-tôt après on travailla à le supprimer. On trouve déjà des Loix, pour cela, dans les Capitulaires de Charlemagne. On y voit une défense expresse de batifer les Cloches, *Cloccas baptizari*. Mais l'abus recommença bientôt après la mort

de cet Empereur. Il se remit en vigueur dans le X. Siècle.

Il ne paroît pas que les remèdes qu'on a voulu apporter à ce mal aient produit aucun effet. La superstition va toujours son train. Il faudroit pour la corriger, simplifier cette bénédiction, & y mettre un peu moins d'appareil. Mais on ne se met point en devoir de le faire. Je trouve même quelques Ecrivains de l'Eglise Romaine, qui, loin d'en rien retrancher, voudroient encore y ajouter. Sous le Pape *Jules III.* quelques Evêques furent assemblés à *Boulogne*, & délibérèrent sur les moyens de donner encore plus de lustre aux Cérémonies de leur Eglise. On a le résultat de leurs Délibérations sur le Batême des Cloches : Ils remarquent qu'outre l'Encens & quelquefois la Mirrhe, dont on parfume la Cloche en finissant la Cérémonie, le Pape devoit ordonner qu'on y joignit du Musc & de l'Ambre, afin qu'à l'aide de ces nouveaux parfums, on donne au Peuple *une plus grande idée encore de ce Batême*; ils devoient dire rondement, afin de nourrir encore mieux la Superstition\*.

Croiriez-vous, *Monsieur*, que malgré toutes les Cérémonies que le Rituel Romain prescrit pour la bénédiction des Cloches, que mal-

gré

\* Fasciculus rerum expetendarum, Lond. T. II. p. 647.

gré leur séjour dans l'Eglise qui est un lieu d'azile, & malgré les Parains qualifiés qu'elles ont qui doivent être leurs Protécteurs, elles ne sont pas à couvert des poursuites de leurs Créanciers? Par Arrêt du Parlement de Paris, en 1603, on jugea qu'un Fondeur de Cloches peut les revendiquer, & les faire dépendre de l'Eglise, quand il n'a pas été païé de la valeur, quoi qu'elles aient été bénites & consacrées.

Ce n'est pas seulement à la Cérémonie du Batême d'une Cloche, qu'on agit avec elle à peu près come l'on feroit à l'égard d'une Créature animée & raisonnable. J'ai trouvé dans l'*Histoire de l'Edit de Nantes*, une Procédure si singulière sur une Cloche, que je vai la transcrire ici.

*Le Temple de la Rochelle fut condamé à être démoli en 1685. La Cloche eut un sort assez bizarre. Elle fut d'abord fouettée, come pour la punir d'avoir servi des Hérétiques. Elle fut enterrée & déterrée, pour représenter qu'elle devoit renaitre, en passant au service des Catholiques. . . . On l'interrogea, on la fit parler. On lui fit promettre qu'elle ne retourneroit plus au Prêche. Elle fit amende honorable. Enfin elle fut réconciliée, batisée & donnée à la Paroisse qui porte le nom de St. Barthelemi. Mais ce qu'il y eut de plus beau, fut que quand le Gouverneur, qui l'avoit vendue à cette Paroisse, eu demanda*

le paiement, on lui répondit qu'elle avoit été Huguenote, qu'elle étoit nouvelle Convertie, qu'elle devoit jouir du délai de trois ans pour payer ses dettes, accordé par le Roi aux Nouveaux Convertis\*.

Nous dirions vous & moi, que c'est là une Comédie, & même une Farce des plus risibles, n'étoit le sujet qui y donna lieu, je veux dire un de nos Temples fermé & même démoli. Tenons nous en donc à l'appeler une Tragi-Comédie des plus singulières.

Je vous ai dit, en rapportant les usages de notre grande Cloche, qui sont marqués dans sa Circonférence, qu'autrefois elle étoit destinée à sonner aux Enterremens des personnes distinguées. J'ai ajouté qu'encore que cette sonnerie soit une des principales Cérémonies des funérailles dans l'Eglise Romaine, les anciens s'abstenoient de sonner dans les occasions de deuil; qu'on voit des restes de cet usage antique le Vendredi saint qu'on fait taire toutes les Cloches. Vous savés que ce jour-là le Rituel veut aussi qu'il n'y ait point de Messe: Cela donna lieu, quelques Années après la Réformation, à une petite malice que l'on fit aux Protestans de France, & par où je vai finir ma Lettre.

Environ l'an 1569, on trouva à *Lion*, dans les fondemens d'une Maison, une Inscription

\* Benoit, Hist. de l'Edit de Nantes, T. V. p. 754.

faite par quelque Singe de Noſtradamus, qui diſoit, Une telle année, un tel jour, mais marqué un peu obſcurément, *la Meſſe ceſſera.* Cette Prophétie, dit-on, réveilla l'attention des Calviniſtes. Elle ſembloit leur promettre que tout le Roïaume changeroit de Religion, mais leur joie fut courte. Il ſe trouva que ce jour désigné un peu énigmatiquement étoit un Vendredi ſaint, auquel on doit ſ'abſtenir de dire la Meſſe, come de ſonner les Cloches. Elles ſe firent entendre bien-tot après, & réveillèrent par leur ſon la Meſſe qui n'étoit qu'endormie.

Je croiois en començant ma Lettre, pouvoir y joindre l'Article des *Horloges*, dont vous vouliés auſſi que je vous rendiſſe raiſon. Il s'agit proprement de ſavoir de quelle date eſt cette induſtricuſe Machine, & c'eſt ce qui eſt aſſez difficile à bien déterminer. Je vous demande donc encore un peu de tems pour y penſer. Si je trouve quelque choſe de ſatisfaiſant, je vous en ferai part. Mais je ne ſaurois vous dire quand ce ſera. Heureuſement les Horloges ne laiſſeront pas d'aller leur train & de nous ſervir également, encore que nous ignorerons leur Hiſtoire. Si je ſouhaite de ſavoir à qui nous devons une Invention ſi utile, c'eſt pour lui en marquer de la reconnoiſſance, en lui en faiſant honneur, & en vénérant ſa mémoire. Je ſuis &c.



# ESSAI

Sur cette Question, proposée par l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de **DIJON**, pour le prix de Morale de 1750. *Le Rétablissement des Sciences & des Arts a-t'il contribué à épurer les Mœurs?*

Credite, Pisones, isti tabulæ fore  
 Librum persimilem, ejus vebat ægri  
 Somnia, vanæ fingantur species. Horat.

**I**L semble que cette Question soit si facile à décider, qu'elle ne sauroit être considérée come un Probleme, & qu'il ne soit pas même nécessaire de prouver que le rétablissement des Sciences ait contribué à la réforme des Mœurs. N'est-il pas naturel qu'elles soient plus pures, à proportion que l'Esprit est plus éclairé? Mieux on conoit ses devoirs, *dit-on*, plus on a de facilité à les pratiquer: Une ignorance stupide & grossière livre le Cœur à tous ses penchans, & l'Esprit à toutes ses erreurs. L'Homme, abandonné à ses préjugés & à ses passions, n'a d'autres Loix que son goût & ses caprices, d'autre frein qu'un instinct aveugle, d'autres espérances que ses désirs, d'autre destination que le Plaisir, & d'autre Dieu que la Volupté.

Si l'on considère l'Homme, *ajoute-t'on*, dénué de lumières, on le verra marcher dans les ténèbres, sans savoir où il va, ni d'où il vient : Ne connoissant point les grands avantages que le Commerce des autres peut lui procurer, il ne tiendra à eux que par des liens foibles & passagers; il errera dans le Monde, sans s'appliquer à le connoître, & sans profiter des comodités, qu'il lui offre; l'ennui dévorant l'accompagnera par tout; & il ne saura pas se délivrer d'un fardeau aussi pesant; aucun espoir ne le soutiendra au milieu de sa sombre & pénible carrière; ces délices si propres à calmer & à réjouir un Cœur sensible & délicat, ces plaisirs solides qu'un Homme judicieux puise dans le sein des Connoissances, seront inconnus à un Esprit inepte & grossier: Conduit & dirigé par les sens, leurs bornes seront celles de ses lumières, & de ses desirs; il sera Esclave de ses fantaisies, mais un Esclave qui ne connoit pas même le poids de ses chaînes, & qui se croit libre au milieu des fers. Quiconque n'a pas la force de résister à son penchant favori, cède par foiblesse à toutes ses fantaisies, & en devient le jouet. Peu s'en faut que l'Homme ignorant ne se regarde come l'ouvrage du Hazard, jetté come un rebut sur cette Terre, dont-il foule les Trésors aux pieds, & qui sem-

semble, à son tour, le rejeter, & lui fournir à regret une nourriture aussi grossière que lui.

Pour mieux sentir combien les Arts & les Sciences ont contribué à épurer les Mœurs, il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'état du Monde avant leur rétablissement. Cet état peut-être comparé à une Nuit obscure, d'où il ne sortoit de foibles lucurs, que pour égarer, ou pour éfraier les Hommes. Les Fables les plus puériles tenoient lieu de Règles & de Doctrine; le Mensonge usurpoit la place de la Vérité. La Conscience alarmée par l'Erreur & la Superstition, Compagnes de l'Ignorance, ne pouvoit ni s'éclairer, ni se rassurer. On croioit tout excepté ce qu'on devoit croire, & il sembloit que le Cœur de l'Homme fût devenu l'Azile du Faux. Les Mortels, sans discipline, ou n'ayant que des Guides infidèles, devinrent la proie de la Discorde & du Fanatisme; ils tombèrent dans des précipices affreux, & furent la victime de tous les Imposteurs qui eurent l'audace de les y pousser, & l'art funeste de les séduire. Le Prince & le Sujet gémissaient également sous l'Empire tyrannique de l'Ignorance, & se rendoient réciproquement malheureux. Un Souverain, qui méprise les Arts & les Sciences, dédaigne aussi ordinairement d'apprendre les  
moïens

moïens les plus propres à faire la félicité de son Peuple. Comment feroit-il l'Art de le bien gouverner, s'il n'est gouverné lui même que par ses penchans ou par ses caprices ? D'un autre côté, si l'on tourne les regards sur des Sujets ignorans, on les verra trop indociles & trop féroces, pour aimer l'ordre, & respecter leur Souverain. Ils se feront une fautive gloire de vivre dans la licence, & de ne reconoitre de Maître, que leurs préjugés & leurs passions. Inquiets & turbulens, ils agiteront sans cesse la Nacelle où ils sont placés, & feront naitre l'orage au milieu du calme. Ont-ils des droits & des privilèges, ils risqueront de perdre ce qu'ils possèdent, pour acquérir ce qui ne leur appartient pas. Un Peuple ignorant est trop lâche pour maintenir généreusement la liberté, & trop peu éclairé pour en conoitre le prix. Il la vendra à quiconque aura l'ambition de l'acheter, & qui, pour l'empêcher de la vendre une seconde fois, le réduira à la plus honteuse & la plus cruelle Servitude.

Pour se convaincre que je ne dis rien ici que de vrai, il n'y a qu'à considérer ce qu'étoient les Hommes dans les Siècles XI. & XII : Siècle de ténèbres & d'erreurs : On y verra des Révoltes & des Conjurations se succéder sans cesse, & punies aussi continuellement

par

par des Supplices & des Massacres affreux. L'Histoire de ces tems là n'est qu'un Monument de la licence éternée des Peuples & de l'ambition injuste & barbare des Princes. On y voit les Souverains gouverner leurs Sujets avec un Sceptre de fer & en Tirans impitoyables. On y voit les Peuples acharnés à leur tour, ou contre leurs Maîtres cruels, où les uns contre les autres. L'on voit des Nations entières s'enfvelir sous un monceau de pierres, pour disputer entr'elles à qui demeureroient d'affreuses Massures. On voit un miserable Champ de Bataille, qui fut à peine pour la sépulture de ceux qui ont combattu sur ses ruines, devenir le prix des Ruiffeaux de Sang qui l'ont arrosé.

Dans ces Siècles d'ignorance, qui sont l'opprobre de la Raison & de l'Humanité, le Fanatisme, fier de ses progrès, marchoit la tête levée, & sembloit se féliciter des entraves où il retenoit les Homes, & du zèle furieux dont-il les embrasoit. On l'a vû porter la flamme & le fer chez les *Abbigesois* & chez les *Vaudois*; détruire, sous le nom de Pieté, une Nation paisible, qui ne demandoit qu'à prier Dieu tranquillement & à suivre les lumières de sa Conscience.

C'est encore le Fanatisme aveugle & cruel, qui a soufflé aux Princes le funeste dessein  
des

des *Croisades*, plus fatales aux Chrétiens qu'aux Infidèles. Pour les convertir, on porta impitoyablement sur leurs Terres le ravage & la désolation. Pour venger un Peuple, qui avoit crucifié J. CHRIST, & qui avoit été justement puni, on fit de la *Judée* un Théâtre d'horreurs, & l'on rendit ainsi odieuse une Religion, que le Sauveur des Hommes avoit rendue aimable par ses préceptes & son exemple.

Le rétablissement des Arts & des Sciences, semblable à un jour pur & sercin, dissipa peu à peu ces sombres Nuages, qui couvroient la face de la Terre; il fit conoitre aux Peuples que l'Ordre & la Subordination sont l'appui le plus solide de la Liberté, & que l'Anarchie est la ruine des Etats. Les Sciences adoucirent les Cœurs les plus féroces & les firent ploier sous un joug utile & nécessaire. Elles éclairèrent aussi l'Esprit des Princes, & leur firent conoitre que leur prospérité ne pouvoit se trouver que dans le bonheur de leurs Sujets; que l'usage immodéré d'un Pouvoir absolu & arbitraire amène la Licence & la Sédition; qu'une Puissance sans limites se perd dans l'Indépendance & la Révolte, ou dans le Sang de celui qui l'a usurpée. Enfin, qu'il n'y a qu'un Gouvernement sage & modéré qui soit  
conf.

constant & inébranlable. C'est ainsi que tout ce qui sert à perfectionner les Sciences ou à les rétablir, contribue aussi à la prospérité des États. Un illustre Historien \*, grand Politique, ne craint pas de dire, que la *France* doit plus à *Robert Etienne*, pour avoir perfectionné l'Imprimerie, qu'elle ne doit à ses plus habiles Capitaines, pour avoir reculé ses Frontières.

Il est certain du moins, que les Sciences ont étendu l'Empire de la Vérité; elles ont mis dans nos Ecrits plus de goût, d'ordre, & de précision, & dans nos Mœurs plus de politesse & d'urbanité. Depuis leur renouvellement, les Révolutions ont été moins fréquentes, les Projets mieux concertés, les entreprises plus sages, & moins téméraires, & les grands Crimes plus rares. Si la Vertu n'a pas été aussi respectée & aussi aimée qu'elle devoit l'être, du moins les bienfaisances ont été mieux observées. Si le Cœur n'est pas moins coupable; la bouche du moins est plus chaste, & les dehors plus modestes. Quand les Sciences n'auroient influé que sur le discours & sur les manières, la Société en profiteroit, & elles répandroient, dans le commerce de la vie, cette douceur & cette confiance qui en font le charme.

Pour

Pour mieux-faire l'Éloge des Arts & des Sciences, je viens de les considérer du côté de l'influence qu'elles ont sur la Politique & sur la Conduite extérieure des Homes. Cet Objet est peut-être trop général; renfermons nous à présent dans les limites de la Question, & examinons quelle est l'influence des Arts & des Sciences sur les Mœurs.

Je crains ici de ne pas entrer dans les vûes de la célèbre Académie, qui a proposé ce sujet, & dont le but est, sans doute, de faire honneur, aux Arts & aux Sciences, de la réforme qu'on a crû trouver dans nos Mœurs. S'ils avoient produit réellement cet heureux éfet, j'ose dire qu'on leur auroit beaucoup plus d'obligation, qu'on n'en a aux plus habiles Théologiens, & aux plus fameux Législateurs: Les plus belles Découvertes ne valent pas la pureté des Mœurs. Rétablir cette pureté quand on a eu le malheur de la perdre, c'est procurer aux Homes l'avantage le plus précieux. Mais est-il bien sûr, qu'en éfet les Arts & les Sciences aient contribué à épurer les Mœurs? Mon penchant seroit pour l'affirmative; mais l'étude de l'Histoire & des Sciences, celle du Cœur humain, une triste expérience, me jettent dans l'incertitude, & je vai prendre la liberté de proposer mes doutes.

Les Arts & les Sciences n'ont jamais parû avec plus d'éclat que sous le Règne d'AUGUSTE, ou à peu près dans cette Epoque; cependant, jamais, peut-être, les Mœurs n'ont été plus corrompues: Je vois, d'un côté, une Ambition éfrénée, qui ne craint point de verser le Sang des meilleurs Citoyens, de fouler aux pieds les Loix, & d'élever un Edifice immense sur les ruines de la Liberté & de la Patrie. Je contemple, d'un autre côté, des Gens abimés dans le Luxe & dans la Volupté, qui ne donnent pas plus de bornes à leurs plaisirs, que les autres en avoient doné à leurs projets. CESAR, & OCTAVE, son Fils adoptif, favoient beaucoup; en étoient ils moins ambitieux?

*Il leur faloit un plus grand Monde;  
Pour un Orgueil encor plus grand.*

LUCULLE avoit la Bibliothèque la plus vaste & la plus riche, & elle n'étoit pas pour lui un vain ornement; mais dans quel excès de molesse & de luxe ne dona-t-il pas! Il n'y a qu'à lire les *Philipiques* de Ciceron, pour voir quels étoient les afreux débordemens de Mœurs de MARC ANTOINE. CATON même, le Sage CATON, le Héros du Pa-  
bien,

ganisme, qui étoit à la tête des Gens de bien, & qui, selon *Virgile*, donoit dans les Champs Elizées des Loix aux plus vertueux, croioit qu'il lui étoit permis de disposer de sa propre vie, & qu'il y avoit une sorte de magnanimité de se dérober à son mauvais destin, par une mort anticipée, & sans attendre les Ordres des Dieux. J'ose dire qu'il n'y a point de Vices dont on ne pût trouver des exemples parmi les plus Savans du Paganisme, & que dans le Christianisme même, ce ne sont pas les plus doctes qui sont les plus vertueux.

Les Sciences & les Arts, on en convient, tirent les Homes d'une certaine indolence, qui est come la rouille de l'Âme; ils les tournent du côté du travail & de l'industrie; mais en diminuant leur paresse, il est à craindre qu'ils n'augmentent leur vanité, & que l'Home ne perde du côté de la modestie, ce qu'il gagne du côté des connoissances. Il n'est que trop ordinaire d'étendre son amour propre, à proportion qu'on se croit plus digne d'estime, & l'on ne s'estime jamais d'avantage, que lors qu'on se flate d'être supérieur aux autres, par ses lumières & par son esprit. Non content de recevoir leurs loüanges, l'on s'érige un Autel dans le fond de son Cœur, l'on devient soi-même l'Idole à laquelle on

ſacrificer, & l'on s'entête de ſon propre encens.

Jamais les *Romains* n'ont été plus grands, que lors que leur unique étude étoit celle de la Vertu. La pauvreté de leur Eſprit étoit auſſi avantageuſe à leurs Mœurs, que leur indigence étoit favorable à leur Etat. Ils ne conoiſſoient encore ni l'Art oratoire, ni l'Art poétique. Mais ils ignoroient auſſi le Luxe, la Moleſſe, l'Art de tromper finement, qu'ils acquirent avec les Sciences & les Richèſſes. Ils ne pouvoient pas encore ſe glorifier d'avoir donné naiſſance à un *Virgile*, à un *Cicéron*, à un *Tite-Live*, mais auſſi le ſein de leur Patrie n'étoit pas déchiré par un *Silla*, par un *Catilina*, par un *Marc Antoine*. Ils ne voioient rien de plus grand que de ſervir un Peuple libre & ne conoiſſoient rien de plus beau, que de défendre leur Patrie; auſſi modeſtes que courageux, ils ne combattoient, ils ne triomphoient que pour elle; ſemblables à ce Géant de la Fable, qui prenoit une nouvelle vigueur en touchant la Terre, les *Romains* ſe ſentoient une force nouvelle à la vue du Capitole. Come rien n'étoit plus grand que leur Ame, ils n'avoient pas la ſole ambition de s'élever au deſſus des autres. On mépriſe la fauſſe gloire, quand on poſſède la véritable: Auſſi *Caton* ne vouloit-il pas que  
les

Les Romains donassent entrée chez eux aux Sciences des Grecs, crainte que par leur moien ils ne subjugaissent leurs propres Vainqueurs.

Come c'est la Nature qui fournit à l'Home de vraies Richesses, c'est aussi elle qui nous dicte ce que nous devons favoir pour être heureux, & pour contribuer au bonheur des autres Homes. Rien n'y contribuant d'avantage, & n'étant plus nécessaire que l'aquisition de la Vertu, Dieu n'a pas fait dépendre cette aquisition de la découverte des Arts & des Sciences. Il y avoit des Homes sages & vertueux avant l'invention de la Poudre à Canon, de la Bouffole, des Lunettes d'aproche, & même de l'Imprimerie. Come nous ne sommes pas devenus plus sains & plus robustes depuis la découverte & le renouvellement des Arts & des Sciences, nos Mœurs n'en ont pas été meilleures & plus pures. *Je suis si éloigné de croire, disoit Cornelius Nepos, que la Philosophie, ou les Sciences servent à corriger les Mœurs & à régler la vie, que je suis persuadé, au contraire, que de tous les Homes il n'y en a point qui aient plus besoin d'être réglés & corrigés que ceux qui en font profession.*

Ce que nous devons favoir pour être solidement vertueux, est à la portée de tous les

Homes, & il n'est pas nécessaire de le chercher bien loin. Ce n'est point dans l'obscur entoncement des Sciences, come dans ce Puits, ou quelques Savans ont plongé la Vérité, qu'on trouve la Vertu si propre à nous rendre sages & heureux. *Rien n'est difficile à découvrir, dit Sénèque, que les choses dont la découverte ne raporte point d'autre fruit que d'avoir été découverts. Tout ce qui peut nous rendre meilleurs & plus parfaits a été mis par la Nature devant nous & près de nous. J'ai vu de mon tems, dit Montagne, cent Artisans, cent Laboureurs plus sages, plus heureux que les Recteurs de l'Université, & à qui j'aimerois mieux ressembler. Qui nous estimera, ajoute-il, par nos actions & déportemens, il s'en trouvera un plus grand nombre d'excellens entre les Ignorans qu'entre les Savans, je dis en toutes sortes de vertus.*

Socrate ne se piquoit pas d'être Savant; mais quelle Sageffe! Erasme, qui se conoissoit bien en mérite, le mettoit si fort au dessus des autres Homes, qu'il étoit sur le point de s'écrier, *Sancte Socrates, Ora pro nobis.* Ce sage par excellence, je veux parler de Socrate, n'étudioit que la Morale, & n'estimoit qu'elle; il méprisoit le fastueux, mais vain étalage des autres Sciences, plus propres à remplir les Homes de vanité & à les séduire,

qu'à

qu'à perfectioner le Cœur, & à éclairer l'Esprit. Il croioit que rien ne convient mieux à l'Homme, que l'aveu de son ignorance, & que rien n'est plus raisonnable que de se taire sur ce qu'il ne nous est pas permis de savoir. Les Sciences confondent l'Homme, & ne font qu'irriter sa curiosité, sans la satisfaire.

*Longues erreurs qu'elles font naître,  
Vous ne prouvéz que trop que chercher à conoitre  
N'est, hélas, qu'apprendre à douter.*

Mad. DES HOULIÈRES.

Si *Descartes* & *Newton* sont grands aux yeux de l'Intelligence; si *Alexandre* est grand aux yeux de l'Ambition, *Socrate* l'est aux yeux de la Vertu, & c'est la vraie grandeur.

Les Enfans ne sont pas savans, mais ils ont l'innocence en partage; il semble qu'à mesure que leur Esprit s'ouvre aux Connoissances, leur Cœur s'ouvre aussi aux Passions.

Les Sauvages ne sont pas Savans; en ont ils moins de candeur & de probité? Ils n'ont pas mis à la mode des Vices polis, à la place des Vertus sincères. Ils ne savent raisonner, ni sur les *Catégories d'Aristote*, ni sur les *Tourbillons de Descartes*, ni sur l'*Atraction de Newton*.

*Ils ne regrettent point la perte  
De ces Arts, dont la découverte  
A l'Homme a coûté tant de sou ,  
Et qui devenus nécessaires ,  
N'ont fait qu'augmenter nos misères ,  
En multipliant nos besoins.*

La pureté des Mœurs est moins le fruit de nos Meditations & de l'étude des Sciences, que de celle de nôtre propre Cœur, de nôtre attention sur nous même, de l'éloignement des Objets qui font naître les Passions, & de nos efforts à corriger nos penchans vicieux.

On fait ordinairement de l'étude des Sciences, un objet de spéculation frivole, qui n'a aucun rapport à nous, & qui ne va point jusqu'au Cœur; de là vient que plusieurs Savans parlent en Sages, & vivent en Insensés.

Pour que les Sciences influassent véritablement sur les Mœurs, il faudroit qu'elles eussent pour but de les corriger; mais la Logique nous enseigne bien la justesse du raisonnement, & non la droiture de la conduite. *L'Air* nous envoie promener la Raison dans les lieux, crainte qu'elle ne voie ce qui se p. sur la Terre. Aussi *St. Augustin* ne faisoit-il gueres de cas de la Logique, Instrument presque aussi propre à cacher l'Erreur, qu'à

qu'à découvrir la Vérité. *Montagne* vouloit qu'on n'étudiat la *Géométrie* que pour apprendre à bien arpenter la Terre. L'Histoire nous offre autant de mauvais Modèles que de bons; elle n'est gueres qu'un vaste Recueil des Vices & des Sotises des Homes. Il n'est pas nécessaire d'être Physicien, Poete ou Orateur, pour conoitre nos devoirs, moins encore pour les pratiquer.

De toutes les Sciences, il n'y a que celle de la Religion, qui puisse faire l'Honete-Home, & nous rendre heureux. Mais pour apprendre cette Science, il ne faut ni recherches profondes, ni méditations abstraites; il n'est besoin que d'une grande simplicité de Cœur, & d'un desir sincère de s'instruire. Toutes les autres Sciences sont incapables de paier nos soins & nos travaux, & de nous procurer une satisfaction solide. Leur incertitude laisse un vuide immense, & nous plonge dans l'incertitude. *Les Sciences, dit Horace, ressemblent aux Songes d'un Malade, qui ne font voir que de vains fantômes.* La Physique, qui de toutes les Sciences profanes, est celle qui offre le plus de certitude, est un Edifice dont on a jetté à peine les premiers fondemens, & qu'on ébranle encore tous les jours. Il n'y a rien sur quoi on ne dispute, & qui ne fournisse matière à bien des doutes. On oppose des Expériences à d'autres Expériences, & des

Observations contraires à d'autres Observations. Quand on examine les choses de près, on est forcé d'avouer que les Sciences sont encore au Berceau, & que les Hommes sont toujours Enfans: Et l'on ne doit pas se flater de pouvoir aller fort loin. Les Sciences ont leurs limites, aussi bien que la Mer; & semblables à ses Vagues il ne faut qu'un Grain de sable, pour en arrêter le cours & les progrès. Mr. de Fontenelle a bien raison de dire, *Il y a une certaine mesure de Connoissances utiles, que les Hommes ont eu de bonne heure, à laquelle ils n'ont guères ajoutée, & qu'ils ne passeront guères, s'ils la passent.* La Sageffe de l'Homme consiste à favoir renfermer la curiosité dans de justes bornes. Dieu, dit Cicéron, *n'a pas voulu que nous eussions la connoissance de ces choses, en parlant de quelques Sciences; mais seulement l'usage.* Cherchons à nous perfectionner, & à devenir meilleurs, dit Tacite, *contemplant avec respect les Opérations de la Divinité, plutôt que de chercher à les conoitre.*

GENEVE.



## LA VOIX DU SAGE ET DU PEUPLE.

**N**ous avons parlé, dans le *Nouvelliste du Mois passé*, p. 28. de cette Brochure, qui a fait beaucoup de bruit à Paris. On l'a attribuée à M. DE VOLTAIRE, & ce qui a donné lieu à cette Pièce, c'est le refus du Vingtième exigé du Clergé de France, & les murmures des Moines & des Nonnes contre l'Edit, qui leur défend de recevoir à la Professe, on Religieuse aucun Sujet avant l'âge de 25. Ans. Comme on a trouvé ce petit Morceau aussi bien raisonné, que le stile en est concis & énergique, nous avons crû devoir lui donner place ici.

**L**A bonté d'un Gouvernement consiste à protéger & à contenir également toutes les Professions d'un Etat. Le Gouvernement ne peut être bon, s'il n'y a une Puissance unique. Dans les Etats les plus mixtes, la Puissance résulte du consentement de plusieurs Ordres, & alors, elle acquiert son unité, sans laquelle tout est confusion.

Dans un Etat quelconque, le plus grand malheur est que l'Autorité Législative soit

com-

combatüe. Les Années heureufes de la Monarchie Françoisè ont été les dernières de HENRI IV. celles de LOUIS XIV. & de LOUIS XV. quand ces Rois ont gouverné par eux-mêmes.

Il ne doit pas y avoir deux Puiffances dans un Etat. La diftinction, entre Puiffance fpirituelle, & Puiffance Temporelle, eft un reffe de Barbarie Vandale: C'eft comeli dans ma Maifon, on reconoiffoit deux Maîtres, moi, qui fuis le Père de Famille, & le Précepteur de mes Enfans, à qui je donne des Gages. Je veux qu'on ait de très grands égards pour le Précepteur de mes Enfans; mais je ne veux point du tout qu'il ait la moindre Autorité dans ma Maifon.

Il y a dans le Monde entier quatre Etats, qui font de la Comunion Romaine, la France, les Efpagnes, la moitié de l'Allemagne, la Pologne. Dans les Efpagnes, le Gouvernement s'acomode avec le Pape, pour imposer des Taxes fur le Clergé. La Reine de Hongrie en ufè de même: Elle a obtenu, dans la dernière Guerre, la permission de prendre l'Argentèrie des Eglifes. En Pologne, l'Armée de la Courone vit à difcrètion fur les Terres du Clergé, parce que le Clergé paie trop peu à la République. En France, où la Raifon fe perfectione tous les jours, cette Raifon nous aprend, que l'Eglife doit

contribuer aux Charges de l'Etat, à proportion de ses Revenus, & que le Corps destiné particulièrement à enseigner la Justice, doit coméncer par en donner l'exemple.

Ce Gouvernement seroit digne des *Hotentots*, dans lequel il seroit permis à un certain nombre d'Hommes de dire, *C'est à ceux qui travaillent à paier, nous ne devons rien, parce que nous sommes oisifs.* Ce Gouvernement outrageroit Dieu & les Hommes, dans lequel des Citoiens pouroient dire, *L'Etat, nous a tout doné, & nous ne lui devons que des Prières.*

La Raison en se perfectionnant, détruit le germe des Guerres de Religion. C'est l'Esprit Philosophique, qui a banni cette Peste du Monde. Si *Luther* & *Calvin* revenoient au Monde, ils ne feroient pas plus de bruit, que les *Scotistes* & les *Thomistes*. Pourquoi? Parce que les lumières répandues dans toutes les Conditions ont appris, qu'il ne faut jamais s'élever contre la Religion du Prince, & que quand on s'élève contr'elle, il en nait des calamités afreuses pour des Siécles.

Ce n'est que dans des tems de Barbarie, qu'on voit des *Sorciers*, des *Possédés*, des *Rois excommuniés*, des *Sujets déliés de leur Serment de fidélité*, par des *Docteurs*.

La Raison nous apprend, que le Prince peut laisser subsister quelques anciens abus, come de laisser décider en Cour de Rome

certaines Affaires, qu'on pourroit très bien décider dans son Conseil &c. Elle nous montre, que quand le Prince voudra abroger ces Coutumes, elles tomberont come un Bâtiment gothique, qu'on détruit pour le rebâtir à la moderne. Elle nous montre, que quand le Prince voudra extirper un abus préjudiciable, les Peuples doivent y concourir, & y concoureront, l'abus eût il quatre mille ans d'ancienneté.

Cette Raïson nous enseigne, que le Prince doit être le Maître absolu de toute Police Eclésiastique, sans aucune restriction, parce que cette Police Eclésiastique est une partie du Gouvernement; & de même que le Père de Famille prescrit au Précepteur de ses Enfants les heures du travail & le genre des Etudes &c., de même le Prince peut prescrire à tous les Eclésiastiques, sans exception, tout ce qui a le moindre rapport à l'Ordre public. Cette Raïson nous dit à tous, que quand le Prince voudra donner à ceux qui ont versé leur Sang pour l'Etat, des Pensions sur des Bénéfices; lesquels Bénéfices sont une partie du Patrimoine de l'Etat, non seulement tous les Officiers de Guerre, mais tous les Magistrats, tous les Cultivateurs, tous les Citoyens béniront le Prince; & quiconque s'oposeroit à une Institution si salutaire, seroit regardé come un

Ennemi de la Patrie. De même quand le Prince, qui est le Pasteur de son Peuple, voudra augmenter son Troupeau, come il le doit ; quand il voudra rendre aux Loix de la Nature les Imprudents & les Imprudentes, qui se sont voués à l'extinction de l'espèce, & qui ont fait un Vœu fatal à la Société, dans un âge où il n'est pas permis de disposer de son Bien, la Société bénira ce Prince dans la suite des Siècles.

Il y a tel Couvent inutile au Monde, à tous égards, qui jouit de *Deux cents mille livres de Rentes*. La Raison démontre, que si on donoit ces *Deux cents mille Livres* à cent Officiers, qu'on marieroit, il y auroit cent bons Citoïens récompensés, cent Filles pourvûes, quatre cents Persones au moins de plus dans l'Etat, au bout de dix ans, au lieu de cinquante Fainéans. Elle démontre encore que ces cinquante Fainéans, rendus à la Patrie, cultiveroient la terre, la peupleroient, & qu'il y auroit plus de Laboureurs & plus de Soldats. Voilà ce que tout le monde desire, depuis le Prince du Sang, jusqu'au Vigneron. La Superstition seule s'y oposoit autrefois, mais la Raison, soumise à la Foi, écrase la Superstition.

Le Prince peut, d'un seul mot, empêcher au moins qu'on ne fasse des Vœux avant l'âge de vingt cinq ans ; & si quelqu'un dit au

Souverain, Que deviendront les Filles de Condition que nous sacrifions d'ordinaire aux Aînés de nos Familles? Le Prince répondra: Elles deviendront ce qu'elles deviennent en *Suède*, en *Dannemarck*, en *Prusse*, en *Angleterre*, en *Hollande*; elles feront des Citoyens; elles sont nées pour la propagation, & non pour réciter du Latin, qu'elles n'entendent pas. Une Femme, qui nourit deux Enfans, & qui file, rend plus de service à la Patrie, que tous les Couvents n'en peuvent jamais rendre.

C'est un très grand bonheur pour le Prince & pour l'Etat, qu'il y ait beaucoup de Philosophes, qui impriment toutes ces Maximes dans la tête des Homes. Les Philosophes, n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la Raison & de l'Intérêt public. Les Philosophes rendent service aux Princes, en détruisant la Superstition, qui est toujours l'Ennemie des Princes. C'est la Superstition, qui a fait assassiner HENRI III, HENRI IV, GUILLAUME, Prince d'*Orange*, & tant d'autres. C'est elle qui a fait couler des Rivières de Sang depuis CONSTANTIN. La Superstition est le plus horrible Ennemi du Genre-humain. Quand elle domine le Prince, elle l'empêche de faire le bien de son Peuple: Quand elle domine le Peuple elle le soulève contre son Prince.

Il n'y pas un seul exemple sur la terre de Philosophes qui se soient opposés aux Loix du Prince. Il n'y a pas un seul Siècle ou la Superstition & l'Entouffiasme n'aient causé des troubles, qui font horreur. Il n'y a pas un seul exemple de troubles, & de dissention, quand le Prince à été le Maître absolu de la Police Eclésiastique. Il n'y a que des exemples de désordre & de calamités, quand les Eclésiastiques n'ont pas été entièrement soumis au Prince.

Ce qui peut arriver de plus heureux aux Homes, c'est que le Prince soit Philosophe. Le Prince Philosophe fait que plus la Raison fera de progres dans ses Etats, moins les Disputes, les Quèrelles Théologiques, l'Entouffiasme, la Superstition feront de mal: Il encouragera donc les progrès de la Raison. Ces progrès seuls souffriront pour anéantir, par exemple, dans quelques Années, toutes les Disputes sur la *Grace*, parce que le nombre des Homes raisonnables étant augmenté, le nombre des Esprits de travers, qui se nourrissent d'opinions absurdes, diminuera.

Ce qu'on appelle un *Janeniste*, est réellement un Fou, un mauvais Citoien, & un Rebelle. Il est fou, parce qu'il prend pour des Vérités démontées, des idées particulières. S'il se servoit de sa Raison, il verroit

que les Philosophes n'ont jamais disputé ni pu disputer sur une Vérité démontrée. S'il se servoit de sa Raison, il verroit qu'une Secte qui mène à des Convulsions, est une Secte de Fous. Il est mauvais Citoyen, parce qu'il trouble l'Ordre dans l'Etat. Il est rebelle, parce qu'il désobéit. Les *Molinistes* sont des Fous plus doux. Il ne faut être ni à *Apolios*, ni à *Cephas*; mais à Dieu & au Roi.

Il est certain, que plus il y aura de Philosophes, plus les Fous seront à portée d'être guéris. Le Prince Philosophe encouragera la Religion, qui enseigne toujours une Morale pure & très utile aux Hommes. Il empêchera qu'on ne dispute sur le Dogme, parce que ces Disputes n'ont jamais produit que du mal. Il rendra, autant qu'il le pourra, la Justice distributive plus uniforme & moins lente, & rougira pour nos Ancêtres, que ce qui est vrai à *Dreux*, soit faux à *Pontoise*. Le Prince Philosophe sera convaincu, que plus un Peuple est laborieux, plus il est riche. Il aura soin que ses Villes soient embellies; parce qu'alors il y aura plus de travaux, & qu'il en résultera l'utile & l'agréable. On compose- roit un gros Livre de tout le bien qu'on peut faire, mais un Prince Philosophe n'a pas besoin d'un gros Livre.



# HISTOIRE TRAGIQUE

De LUDOVISIO CARANTANI, *Milanois*, ❧ *de ses deux Filles.*

**L**n'y a aucune Personne judicieuse, qui ne condane l'Empire tirannique, que des Pârens déraisonnables exercent souvent sur leurs Enfans, pour les contraindre, malgré eux, d'embrasser un état pour lequel ils n'ont aucune Vocation. Mais si la liberté doit être pleine & entière, c'est sur tout lors qu'il s'agit d'embrasser la Vie Religieuse. Dieu veut une Oblation pure, un Sacrifice volontaire, la Consécration du Cœur. Toute autre lui est désagréable. C'est sur des principes si dignes de la Religion & si conformes à la nature de l'Homme, qu'un Grand Monarque a doné depuis peu un Edit, qui ordonne de ne recevoir à la Profession Religieuse, aucun Sujet avant l'âge de 25. ans. Une Ordonnance si sage devroit être imitée par tout : Elle rémédieroit aux abus qui se comettent & aux grands inconvéniens qui résultent d'entrer dans la Vie Monastique, par contrainte, & sans doner le tems à la Jeunesse

de conoitre , si elle y est apellée par une Vo-  
cation sainte.

L'Histoire , que nous allons raporter , est un exemple bien frappant des suites funestes que peut avoir une contrainte si injuste. Elle est arrivée à *Varèse*, Ville du *Milanois*, & on nous la donne pour très certaine.

*Ludovisio Carantani*, natif de *Varèse*, n'avoit eu que deux Filles de son Mariage avec une Femme, qui lui avoit aporté des Biens considérables. La tendresse qu'un Père raisonnable doit partager également entre tous les Enfans, étoit tombée toute entière sur l'aînée de ces deux Filles, qui se nommoit *Victoria*. *Carantani* l'aimoit uniquement. Il s'en faloit cependant beaucoup qu'elle fût aussi aimable qu'*Olimpia* sa Cadette. Cette injuste préférence se manifesta dès leur plus tendre Enfance. *Victoria* avoit toutes les caresses de son Père, & tous les efforts de sa Sœur ne pouvoient obtenir de lui la moindre marque de tendresse. Heureusement pour elle, sa Mère la dédomageoit un peu de cette indifférence; mais la Mort lui aiant enlevé cette consolation, elle se vit bien-tôt en bute à une infinité de contradictions & de mauvais traitemens, de la part de son Père & de sa Sœur. Come il n'avoit d'attention que pour cette dernière dont il avoit fait son

Idole,

Idole, il résolut, pour la rendre heureuse, de la marier le plus avantageusement qu'il lui seroit possible. Il ne lui étoit pas difficile de réussir. Outre les richesses qu'il possédoit, *Victoria* étoit très belle. Ce double apas lui atira un grand nombre de Soupans, parmi lesquels *Carantani* pouvoit choisir celui qui lui paroîtroit le plus propre à contribuer au bonheur de sa Fille. Pour y réussir encore mieux, il mit *Olimpia* dans un Couvent, & fit courir le bruit qu'elle étoit résolue d'embrasser la Vie Religieuse. Par cette prétendue renonciation au Monde, *Victoria* devenoit un des plus riches Partis du Pais; aussi le nombre de ses Amans augmenta encore, & elle se vit alors recherchée par les Cavaliers des meilleures Familles, qui tous s'empressèrent à lui faire leur Cour.

Le Père, charmé de voir l'effet de sa ruse, s'en félicitoit, dans l'espérance qu'elle réussiroit inmanquablement. Comme il n'avoit jamais eu que des procédés fort durs avec l'aimable *Olimpia*, il se persuadoit, que la Vie douce & tranquile, que l'on mène dans les Couvens, auroit pour elle des attraits auxquels elle se laisseroit surprendre. Elle lui plût effectivement au point, qu'elle consentit, à la sollicitation de plusieurs Dévotes de ses Parentes gagnées par son Père, à pren-

dre l'Habit de Novice. Mais il est certains momens dans la Vie où la Nature parle d'un ton bien différent de celui de la Dévotion. *Olimpia*, quoi que jeune, vive & d'une complexion naturellement galante, alloit être la Victime de son peu d'expérience & la Dupe de ses Parentes, lors que le jour de la Cérémonie, elle aperçût dans l'Assemblée un aimable Cavalier, qui fit, sur son jeune Cœur, une impression des plus vives. Elle n'eût pas plutôt senti la première atteinte de l'Amour, qu'elle ne pût plus souffrir le Couvent, & ne regarda plus qu'avec horreur le sacrifice qu'elle avoit été sur le point de faire de sa liberté & de tous les avantages que lui promettoit le Monde.

En vain les Religieuses & ses Dévotes Parentes, qui s'aperçurent bientôt de son changement, s'efforcèrent de la ramener à sa première résolution. Toute la réponse qu'elles en reçurent fut, que, n'étant pas d'une pire condition que sa Sœur, elle ne prétendoit pas se sacrifier à son ambition, ni à celle de son Père; que son dessein & sa vocation étoient de se marier aussi bien qu'elle, & qu'elle les prioit d'engager son Père à lui acorder pour Epoux un jeune Cavalier aimable & d'une très bonne Famille, qui avoit pris de l'inclination pour elle.

On

On se figure fans peine quel dût être l'étonnement du Signor *Carantani*, lors qu'il aprit une résolution qui renversoit son plan de Fortune pour sa chère *Victoria*. Il pria les Religieuses & ses Parentes de redoubler leurs efforts pour faire changer *Olimpia* de résolution. Loin d'y réussir, elles ne firent qu'irriter d'avantage sa passion, & augmenter son dégoût pour la Vie Monastique. Elle ne le cacha point à son Père même, qui vint la voir plusieurs fois, pour découvrir l'effet de leurs remontrances. Il y joignit les siennes, qui n'eurent pas plus de succès. Enf.n, voyant que cet expédient ne lui réussissoit point, il eut recours aux menaces, & Pattûra, que si elle n'embrassoit pas le parti de la Religion, il alloit la ramener chez lui, où elle pouvoit s'attendre qu'elle seroit la plus malheureuse de toutes les Créatures.

*Olimpia*, qui conoissoit la dureté du Cœur de son Père, par la longue & cruelle épreuve qu'elle en avoit faite, ne douta point qu'il ne lui tint parole. Elle s'éforça de le fléchir & de l'émouvoir par tout ce qu'elle pût imaginer de plus tendre. Ses discours, ses raisons, ses larmes ne firent aucune impression sur ce Cœur de rocher. Il n'en devint que plus intraitable.

Come ce changement dérangoit son pro-

jet au point qu'il étoit prêt à faire manquer le Mariage de la chère *Victoria*, dont l'Amant començoit à se refroidir pour elle, il en fût si transporté de colère, qu'étant allé voir *Olimpia* un autre jour, il lui dit, dans un accès de fureur; *Que si elle ne se résolvoit pas à se faire Religieuse, à la fin de son Noviciat, qui approchoit, elle ne mourroit jamais que de sa main. Je ne mourrai point de la vôtre*, lui repliqua tranquillement cette aimable Fille; *si vous me forcés d'embrasser ce parti. Je vous ai cent fois représenté la répugnance que j'ai pour cet état. Vous voulés que je me sacrifie à la fortune de ma Sœur, & à la tendresse excessive, que vous avez toujours eu pour elle. Vous serez obéi, mon très cher Père, s'il m'est absolument impossible de vous faire changer de résolution. Par là, je vous épargnerai du moins le Crime dont vous me menacez; mais vous & ma Sœur pleurerés toute vôtre vie le cruel sacrifice que vous me forcés de vous faire.* Elle ajouta, qu'il pouvoit ordonner, quand il le jugeroit a propos, tous les apprêts de cette triste Cérémonie; après quoi elle se retira.

*Carantani*, qui ne favoit aparemment pas jusqu'où peut aller le désespoir d'une Fille, lors que l'amour s'est une fois emparé de son Cœur, s'aplaudissoit de l'avoir fait changer de résolution. Il alla d'un air triomphant

Pan-

Pannoncer à sa chère *Victoria*, & à son Amant, qui étoit alors avec elle. Cette bonne Nouvelle les mit au comble de leur joie. Comme le terme fixé pour la Profession d'*Olimpia* approchoit, le Signor *Carantani* fit tous les préparatifs ordinaires dans ces sortes de Cérémonies; & comme s'il eût appréhendé que cette pauvre Fille ignorât à qui il la sacrifioit, il prit ses arrangemens, pour que le Mariage de son aînée se célébrât aussi le même jour.

Tout étoit prêt pour cette double Cérémonie, lors que la veille du jour qu'elle devoit se faire, *Olimpia* crût devoir tenter encore un dernier effort, pour fléchir son Père, s'il étoit possible, & le détourner d'un Sacrifice si barbare. Elle employa pour cet effet tout ce que la Raison, la Nature & la Religion purent lui suggérer de plus touchant. Mais *Carantani*, toujours inébranlable dans sa résolution, n'en devint que plus furieux. Il lui réitéra les menaces qu'il lui avoit déjà faites, & les réitéra par les plus exécrables Sermons. *Songez-y bien, au nom de Dieu, mon tres cher Père*, lui dit d'un air désolé l'aimable & triste *Olimpia*, *songez-y bien, pendant qu'il en est encore tems. Vous tenez dans vos mains le fil de mes jours. Si vous persistez à exiger que je les sacrifie à la fortune de ma Sœur, vous sentirez, d'une manière terrible,*  
toute

toute l'horreur du sacrifice auquel vous me forcez, l'un & l'autre. Un plus long entretien ne feroit qu'augmenter encore votre courroux, qui n'est déjà que trop grand, souffrez que je me retire. J'attens demain votre dernière réponse. Elle décidera de mon sort. Si elle ne m'est pas favorable, tremblez pour les suites funestes qu'elle aura. Elle quitta le Parloir, en achevant ces mots.

*Carontani*, à qui ces dernières paroles auroient dû défiller les yeux, les prit pour une de ces menaces, qui n'échappent que trop souvent aux personnes qu'une passion galante, que l'on traverse, met hors d'elles mêmes, mais qui ne font point ordinairement suivies de leur effet. Il n'y fit pas seulement la moindre attention. Uniquement occupé des préparatifs pour la Nôce de sa Fille, il ne pensa qu'à donner ses ordres pour qu'elle fût des plus magnifiques.

Déjà les Parents, qui avoient été invitez à cette double Cérémonie, s'étoient assemblés dans l'Eglise du Monastère de *San Martino*. C'étoit le nom de l'Abac dans laquelle l'aimable *Olimpia* devoit faire sa Profession. Déjà cette triste Victime étoit ornée de toutes les Parures Mondaines, dont on ne les revêt dans ces rencontres, que pour les en dépouiller un moment après, & leur

endosser ensuite le Cilice & la Haire, pour le reste de leur vie. Prête à être conduite à l'Autel, au pied duquel elle alloit être sacrifiée, & voyant qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour elle, cette infortunée, renfermant dans son sein l'horrible désespoir qui s'emparoit alors de son Ame, demanda aux Religieuses qui étoient autour d'elle, la permission de monter seule dans sa Cellule sous prétexte de s'y recueillir, pendant quelques momens, pour méditer sur la grande Action qu'elle alloit faire. On la lui accorda. Mais que cette permission couta, peu de tems après, de larmes aux Religieuses & à toute l'Assemblée!

En éfet *Olimpia* étant montée, non dans sa Cellule come elle l'avoit dit, mais dans un Grenier, qui étoit au dessus, après y avoir déploré la rigueur de son sort, & prié Dieu de lui pardonner sa mort, atache à une des poutres un Cordon qu'elle avoit pris à une des Religieuses à qui il servoit de Ceinture, le passe a son cou, s'élançe de dessus un petit banc sur le quel elle étoit montée, & meurt de cette triste manière.

Cependant tous ses Parens, qui étoient depuis prés d'une heure assemblez dans l'Eglise, atendoient avec impatience que la Cérémonie començât. On fait avertir l'Abesse, qui

qui de son côté n'est pas moins étonnée qu'eut de ce retardement. Elle en demande la cause aux Religieuses, qui lui répètent ce qu'*Olimpia* leur avoit dit. On l'attend encore près d'une heure, au bout de laquelle elle ne paroît point. On va la chercher dans sa Cellule, où on ne la trouve point. On parcourt toute la Maison, ou l'on n'en apprend aucune nouvelle. Enfin, après bien des recherches inutiles, une des Religieuses s'avise de monter dans le Grenier. Quel triste, quel affreux Spectacle ! Elle y aperçoit l'infortunée *Olimpia* sans vie, & perdue au Cordon fatal avec lequel elle venoit de terminer ses jours.

A cet éfrayant aspect la terreur la saisit. Elle se précipite, pour ainsi dire, du haut de l'Escalier en bas ; & courant au Chœur où les Religieuses étoient assemblées, elle y jette la plus terrible alarme par ses cris & ses lamentations. Du Chœur l'éfroi passe aussi-tôt dans l'Eglise, où tous les Parens apprennent, avec la dernière consternation, la mort subite de la malheureuse *Olimpia* dont l'Abesse leur cache prudemment les affreuses circonstances. Ils n'en veulent rien croire d'abord. Ils demandent à la voir, & sortant en foule de l'Eglise, les Dames & *Carantani* lui même, par le privilège que lui donoit sa qualité de Père entrent dans le Couvent, malgré l'Abesse &

les

**Les Religieuses.** Quel spectacle affreux pour un Père, pour une Sœur, pour toute une Famille ! Une Fille des plus aimables, Victime d'un désespoir des plus violens, & dont toute l'horreur étoit encore peinte sur son Visage !

Quelque grande qu'eut été pour elle la dureté de *Carantani*, il ne pût soutenir cette triste vue, sans verser un torrent de larmes, & sans donner lui même les marques d'un désespoir aussi violent que celui qui venoit de faire périr son aimable Fille. Il reconut, mais trop tard, que par son inflexibilité, il en avoit été lui même le Bourreau. Cette affreuse idée, qui n'étoit que trop conforme à la vérité, le fait enfuir avec précipitation du Couvent & de la Ville même. Il monte à Cheval, pour aller cacher dans une de ses Maisons de Campagne, sa honte, sa douleur & ses remors. Mais le Ciel en vouloit faire un exemple capable d'éfrayer à jamais tous les Parens qui pourroient être tentés de l'imiter. Il n'avoit pas effectivement fait encore six milles, que son Cheval aiant pris le mors aux dents, le jetta par terre, mais de façon qu'un de ses piez se trouva embarrassé dans l'Etrier. La fougue de cet Animal & l'impétuosité avec laquelle il couroit, ne lui aiant pas permis de le débarasser, le criminel & malheureux

Ca-

*Carantani* éprouva un sort encore bien plus triste & plus cruel que son infortunée Fille. Trainé par son Cheval, qui couroit à toute bride, son Corps fracassé & déchiré ne fût bien tôt plus qu'une Plaie; & sa déplorable Vie se termina avec des douleurs si cruelles, qu'il est beaucoup plus aisé de se les figurer, que de les exprimer. Tout mort qu'il étoit, il sembla que la Justice Divine voulut se manifester jusques sur son Cadavre, dont la tête & les bras se détachèrent à la fin, après des milliers de secousses des plus violentes, que la fougue du Cheval lui fit essuier le long du chemin. Elle ne se ralentit que lors qu'il fût de retour chez son Maître, où l'on peut s'imaginer quelle consternation & quel éfroi cet Animal y jetta, lors qu'on l'y vit arriver avec ce Cadavre tout déchiré & tout sanglant. La tristesse où l'on y étoit déjà, & qui n'étoit que trop grande, fût bien redoublée par ce nouveau malheur.

*Victoria*, qui fût aussi témoin de cet affreux Spectacle, ne pût résister à tant d'infortunes, arrivées dans un jour où elle s'étoit attendue de voir le comble de sa félicité. Quelles tristes Noces pour elle! La mort de sa Sœur, la perte de son Amant, qui refusa d'entrer dans une Famille, que cette mort venoit de deshonorer, le Spectacle hideux d'un Père, qui

venoit de périr d'une manière si cruelle & si tragique, firent sur elle une si violente révolution, qu'elle en mourut deux jour après, laissant, dans sa mort & dans les tristes Evénemens qui l'avoient occasionée une Instruction, à jamais mémorable, aux Pères & aux Mères, sur la conduite qu'ils doivent tenir avec leurs Enfans.



## AUTRE HISTOIRE

*Singulière & tragique d'une Belle Angloise & de son Amant.*

**L**Es Italiens ne sont pas les seuls qui fournissent des exemples des suites funestes que peut avoir la contrainte tirannique que les Parens exercent sur l'Esprit de leurs Enfans. Dans toutes les Nations, il arrive souvent que des Pères & des Mères s'oposent à des Inclinations raisonnables, qui rendroient heureux ceux à qui ils ont doné le jour, & sacrifient la fatisfaction & le bonheur de toute leur Famille, à des vües d'intérêt & d'ambition, qui sont pour les uns & les autres une source inépuisable de chagrins & de maux. Mais d'un autre côté, à combien de désordres & d'infortunes, l'Amour n'expose-t'il pas

pas la Jeunesse inconsidérée qui s'y livre, au mépris de la Raison!

*Si tôt qu'on s'abandonne à ses trompeurs apas,  
Si l'on veut éprouver l'effet de ses promesses,  
Si l'on se fie à ses caresses,  
Quels maux affreux l'Amour ne nous cause-  
t'il pas?*

*Son Empire est si tyrannique,  
Que lors qu'on lui résiste, on lui résiste en vain,  
Et dans sa violence, il est plus inhumain,  
Que tous les Monstres de l'Afrique.*

*Il fournit mille traits à la rigueur du Sort,  
Il en fournit à la colère;  
Il abuse du nom qu'il porte, pour nous plaire,  
Et l'on doit craindre moins & l'Enfer & la  
Mort.*

Un Evénement arrivé depuis peu en Angleterre justifie ces Réflexions, & nous présente, dans le tragique, un effet des plus bizarres que l'Amour ait jamais produit.

Dans un Village, situé sur le bord de la Tamise, à quelques milles de Londres, un Aubergiste avoit une Fille, la plus belle peut être, qui fût dans les trois Roiaumes de la Grande-Bretagne. Cette Fille, qui étoit âgée d'environ 19. à 20. ans, atiroit, par les charmes ravissans de sa beauté, une si grande affluence de monde dans l'Auberge de son

son Père, qu'elle lui a fait faire, en peu de tems, une fortune considérable. On y venoit en foule, non seulement de *Londres*, mais de quantité de Villes plus éloignées, moins pour s'y réjouir & y faire bone chère, que pour y voir & admirer la charmante & l'incomparable NANNI. C'étoit le nom de cette aimable Fille.

Parmi une si grande multitude de Curieux, il n'étoit pas possible, que tous ceux qui venoient pour la voir, la regardassent impunément. La voir & l'aimer étoit presque une même chose. Aussi jamais Belle ne se vit peut être un si grand nombre d'Adorateurs. Gens de tout rang, de tout état, de toute condition, chacun s'empressoit à lui faire la Cour; desorte qu'elle ne savoit bien souvent auquel répondre. Importunée par un si grand nombre de Soupirlans, elle résolut enfin de s'en débarasser; mais on ne fauroit deviner à quel expédient elle eût recours pour cela. Il faut être *Angloise*, pour en imaginer de semblables.

Cette aimable Fille, par une espèce de Miracle assez rare dans le Sexe; ne s'étoit nullement enorgueillie de sa beauté. Quoi qu'elle vit bien, à l'empressement & à la multitude de ses Amans, qu'elle pouvoit lui procurer une fortune des plus brillantes,

elle borna la sienne à la conquête & à la possession d'un jeune Home de son Village, à peu près de sa condition, mais qui étoit le plus beau & le mieux fait de tout le Canton. Cette Inclination étoit, sans contredit, des mieux assorties; & il n'y a point à douter, que leur Mariage n'eût été bien-tôt fait, si la chose n'avoit dépendu que d'eux. Mais deux raisons engageoient le Père à s'y opposer. La première étoit la crainte, que lors que la Fille seroit mariée, il ne prit envie à son Gendre de se retirer ailleurs avec elle; ce qui auroit fait disparoitre l'affluence du monde, qui ne venoit principalement chez lui, que pour jouir du plaisir de la voir. La seconde étoit, que dans la grande multitude des Gens de tout rang & de tout état, qui abondoient chez lui, il pourroit se trouver quelque Lord, ou quelque Milionaire, qui, épris des charmes de sa Fille, ne dédaigneroit peut être pas son Alliance. Ces Mariages disproportionnés ne sont point si rares en *Angleterre*, come ailleurs. Les *Anglois*, plus que les autres Nations, rendent à la Beauté & à la Vertu l'honneur qui leur est dû, & ne rougissent point de réparer les caprices du fort, qui nous fait naître ce que nous sommes. Par une telle Alliance, dont la Vanité de l'Aubergiste se flatoit, il comptoit s'élever au dessus de sa Condition, & s'affirmer une fortune gracieuse

pour le reste de sa vie. Ces deux motifs lui faisoient donc traverser les amours de sa Fille, qui voyoit avec un chagrin mortel qu'il s'opposât à la félicité qu'elle se promettoit avec son aimable Villageois. Come sa beauté, & le grand nombre d'Amans qu'elle lui faisoit, étoient cause de son infortune, elle savoit mauvais gré à la Nature de lui avoir fait ce rare présent, & auroit voulu n'en avoir pas été si favorablement traitée. Par-là elle lui auroit épargné le chagrin qu'elle ressentoit de ne pouvoir être unie à celui qu'elle aimoit, & de se voir continuellement obsédée par une foule d'Importuns, qu'elle détestoit & qu'elle regardoit come les Auteurs de son malheur.

La douleur mortelle qu'avoit la charmante *Nanni* de voir ses Amours ainsi traversés, par le nombre & la qualité des Rivaux de son Amant, dégénéra en une Mélancolie que rien ne pouvoit égayer. Les uns & les autres avoient beau lui vanter leur passion ; ils avoient beau lui offrir & lui promettre tout ce que la Fortune a de plus brillant, rien de tout cela ne la tentoit, rien n'étoit capable de dissiper le sombre chagrin dans lequel on la voioit toujours plongée.

Enfin un jour qu'elle se vit plus importunée qu'à l'ordinaire par ses Adorateurs, pour

s'en débarasser, elle leur dit, d'un air affecté, gai, que puis qu'ils lui avoient tant vanté leur amour, elle se déclareroit pour celui d'entre eux qui lui en doncroit la preuve la moins équivoque. Tous lui demandèrent qu'elle les mit à l'épreuve, ajoutant qu'ils étoient prêts à tout, quand même il seroit question de se sacrifier pour elle. Nous l'allons voir, dit-elle. Aussi-tôt elle sort de la Maison, s'avance vers la Rivière, où aiant détaché un petit Bateau, qui appartenoit à son Père, elle y entre seule. Aiant pris les Avirons, elle s'écarte du bord, & s'avance, en ramant, environ à une vingtaine de pas dans la Tamise. Là s'étant levée de dessus son banc, & aiant remis les Rames à leur place, elle se tourna vers ses Amoureux, qui étoient tous acourus sur le bord de la Rivière, pour savoir ce qu'elle exigeroit d'eux : *Messieurs*, leur cria-t-elle, *que celui d'entre vous qui m'aime le mieux me sauve, s'il le peut, la Vie que vous m'avez rendüe odieuse, dont je suis lasse, & que je sacrifie à vos importunités.* En achevant ces mots, elle se précipite dans la Rivière, & dispaeroit à leurs yeux.

A ce triste spectacle le Rivage rétentit des cris douloureux de ses Amans, dont quelques uns s'arachent les cheveux; mais tous  
restent

restent immobiles. Un seul (c'étoit son cher Villageois, nommé *Thomas*) ne peut pas plutôt vûe s'élançer dans l'eau, qu'il s'y jette lui même à corps perdu, pour aller la sauver. Il semble, en le voiant nager, que l'Amour lui ait donné toute l'agilité des Poissons les plus alertes. Il vole, pour ainsi dire, sur la surface de l'eau. Il arrive au fatal endroit où sa chère Amante vient de le précipiter. Il y plonge, au hazard de périr lui même, & la retire, avec des peines infinies, du fond de la Rivière. Mais quel affreux Spectacle pour ce tendre & fidèle Amant ! Quelque diligence, quelque effort qu'il ait fait, il arrive trop tard pour sauver ce qu'il aime. Il retrouve son Amante, mais sans vie, & toute défigurée par la mort violente qui venoit de la lui ravir. La douleur mortelle & le désespoir qu'il en ressent lui ôtent les forces. Il ne lui en reste plus qu'autant qu'il lui en faut pour embrasser cette chère Moitié de lui même. Il arrose son visage de ses larmes, déplore son triste sort, & ne pouvant survivre à son malheur, il replonge avec elle au fond de la Rivière, où il se laisse suffoquer en la tenant toujours étroitement serrée entre ses bras. C'est ainsi que la Mort unit deux tendres & fidèles Amans, qui n'avoient pû jouir de ce bonheur pendant leur vie.



A MR. LE C\*\*\*\*\*, Conseiller d'Etat  
& M. . . . de C\*\*\*\*\*.

**C**Her Ami, par mes bagatelles,  
 Puis-je un moment vous contenter ?  
 En voici de toutes nouvelles  
 Voudrés vous bien les écouter ?  
 Je puis parler à vos oreilles,  
 Ne pouvant le faire à vos yeux :  
 Pour vous j'écrirois des merveilles,  
 Si les Muses m'inspiroient mieux.  
 Vous n'êtes pas de ces austères,  
 Qui font procès à tous Rimeurs,  
 Vous souffrés qu'en Rimes légères,  
 Je cherche à tromper mes Vapeurs.  
 A la veille de ne voir goutte  
 Tendrement vous compatissés  
 Je n'en saurois faire aucun doute,  
 Au Sort de tous les Opressés.  
 Pour ceux qu'une santé d'Athlète  
 Laisse vivre dans le plaisir,  
 A peine ont ils d'idée en tête,  
 De ce qu'un autre peut souffrir.  
 Mes yeux sont sains, mais ma poitrine  
 Et les ressorts secrets du sang,  
 D'un trouble intestin, qui les mine,  
 Eproivent l'éfort menaçant.  
 Consolons nous dans nos Misères,  
 Un sort comun, qui fait pitié,

Serre encore mieux les nœuds sincères  
D'une réciproque Amitié.  
Au reste dans mes badinages  
Ne cherchez pas de liaison ;  
Toujours libre dans mes Ouvrages,  
Je voltige en vrai Papillon.  
Je saisis la première idée,  
Qui se présente à mon Cerveau ;  
Je la quite, à peine ébauchée,  
Et j'enfile un chemin nouveau.  
Quand je pense à ce Diogène  
A mille égards si mal timbré,  
Mais à d'autres, l'Home d'Athènes  
Peut être le moins égaré ;  
Souvent à part moi je m'écrie,  
O ! Combien est court le Chemin,  
De la Sagesse à la Folie,  
Dans la Cervelle d'un Humain ?  
Si je repasse sur l'Histoire  
De l'Européen, de l'Indou,  
Je me trouve tentés de croire,  
Que le plus sage est le moins fou.  
Le Ravageur, l'Incendiaire,  
Autrement dit le Conquérant,  
Qui fit tant de maux sur la Terre,  
Qu'il en acquit le nom de Grand ;  
Quand il fut voir nôtre Cinique,  
Sans doute, avoit dans le Cerveau  
Quelque chose d'analogique  
Au fol Habitant du Toncau.

Il fut comique de l'entendre  
 Dire un mot qu'on crut plein de Sel,  
 Si je n'étois pas Alexandre,  
 Je voudrois être ce Mortel;  
 Tant il eut pour la fausse gloire,  
 Un goût toujours déterminé:  
 Être singulier dans l'Histoire,  
 C'étoit son desir éternel.  
 La vraie Gloire est admirable,  
 Tout git à fixer son Objet:  
 C'est d'être utile à son semblable,  
 En remplissant un beau Projet;  
 De quelque belle Découverte  
 Enrichir la Société;  
 Des Biens dont la Terre est couverte  
 Faire augmenter l'utilité.  
 Tout Inventeur de quelque aïssance,  
 Du moindre, du plus vil des Arts,  
 Mériteroit la préférence  
 Sur tous Brûleurs Suivants Mars.  
 Les Fondateurs des Monarchies,  
 Ces prétendus fameux Héros,  
 N'ont que des Couronnes flétries,  
 Pres de l'Inventeur des Sabots.....  
 Mais où t'emportes tu ma Muse?  
 On va te donner sur les doigts;  
 Avec toi souvent je m'abuse  
 Penseis-je aller où je me vois?  
 Non, en partant j'avois en tête.  
 D'autres idées, d'autres tons;

Laissons là ces airs d'Épictète,  
 Et revenons à nos Montons.  
 Mon Philosophe à la Lanterne  
 Voiant sa Ville en mouvement,  
 Sur un bruit venu de l'externe,  
 Voulut s'y mettre également ;  
 Il prend son Tonneau, le remue,  
 D'un air empressé, le plus vif,  
 Quand chacun, dit-il, s'évertue  
 Je ne dois pas rester oisif.  
 Que faisons nous tant que nous sommes ?  
 Nous remuons nôtre Tonneau.  
 C'est ainsi que parmi les Homes,  
 On tracasse jusqu'au tombeau.  
 Le Laboureur, qui de la Terre  
 Est contraint d'arracher son Pain,  
 Dans son état sait se complaire,  
 Quand Cères rend son Grenier plein.  
 Tous ceux qui d'un travail honête  
 Savent constamment s'ocuper ;  
 Ignorent la peine inquiète,  
 Que l'Oisiveté sait couter.  
 Mais pour tous ceux que la Fortune  
 Dispense d'un Labeur suivi,  
 La Vie est pesante, importune,  
 Sans quelqu'amusement chéri.  
 L'un tient de petites Figures,  
 Qu'on fit pour amuser un Fou \*,

\* Les Cartes à jouer furent, dit-on, inventées pour amuser le Roi de France CHARLES VI. dans sa Démence.

Les cajole, ou leur dit injures,  
 Et ne s'en trouve jamais soû.  
 L'autre à Bacchus toujours encense,  
 Il sent le Vin à trente pas  
 Et compte pour rien la dépense,  
 Dès qu'il s'agit d'un bon Repas.  
 Celui-ci toujours en Ruelles,  
 Va faire le beau doucereux;  
 Qu'il soit un moment sans Femelles,  
 C'est un farfadet languoureux.  
 Tel croit en subtil Politique,  
 Pénétrer les secrets des Cours,  
 Ce Discoureur, souvent comique,  
 Extravague presque toujours.  
 Tel veut savoir le fond des choses,  
 Et son long travail n'aboutit  
 Qu'à trouver des Lettres bien closes  
 Où la Nature se tapit.  
 Je me tais sur ces Misérables,  
 Qui n'ont que des plaisirs honteux;  
 C'est des Objets trop méprisables,  
 Ma plume rougiroit pour eux.  
 Mais j'aurois beaucoup trop d'affaire,  
 S'il me faloit en Vers coulants  
 Dépeindre toutes les Chimères  
 Où l'Home fait perdre son tems.  
 Pour moi qu'une cruelle angoisse,  
 Vient à chaque jour ataquier,  
 Rien d'important, je le confesse,  
 N'est plus en droit de m'ocuper.

Par le secours de ma Thalie,  
Je cherche à prévenir l'ennui,  
C'est un des poisons de la Vie,  
Heureux qui s'échape de lui !  
De vingt amusements frivoles,  
Celui-ci ne vaut-il pas mieux,  
Que tous ceux qu'en peu de paroles  
Je viens de mettre sous les yeux ?  
Mais dira quelqu'un plein de bile,  
Vos Vers sont froids, languissans, plats,  
Eh ! bien, Monsieur le difficile,  
Croïés moi, ne les lisés pas :  
Ai-je brigué vôtre suffrage ?  
De mes bons, ou mauvais accents,  
Vais-je faire un fier étalage  
Et persecuter les Passants ?  
On voit pourtant quelques personnes,  
Et qui passent pour gens de goût  
Trouver mes Rimes assés bones ;  
Cela me suffit après tout. . . .  
O ! mon Ami, cest qu'on vous flatte. . . .  
Tant pis pour celui qui le fait ;  
En ce point j'aurai l'Âme ingrate  
Et je méprise un tel bien fait.  
Non, non, vos petits Vers, ma Muse  
Ne sont point encore au rebut,  
Pouroï qu'avec vous je m'amuse  
J'ai sûrement atteint mon but,  
Coulés, coulés, Veine facile ;  
Si je voulois me faire un nom,

Il me faudroit un peu trop d'huile,  
 De vrai travail & de façon.  
 Près des Rousseaux & des Voltaires,  
 Je ne prétens point me placer,  
 Mes projets sont moins téméraires  
 Devant eux je fais m'abaisser.

A NEUCHÂTEL, en Juillet 1750.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

B A L E.

**L**A louable émulation que l'on fait paroître depuis quelques tems pour l'Histoire de la Patrie, a engagé un Amateur de ces fortes d'Ouvrages, à faire imprimer par Souscription différentes Chroniques rares & anciennes, tant manuscrites qu'imprimées. Il commencera par la *Chronique de Peterman Aeterlin*, imprimée à Bâle en 1507. qui est devenue si rare & si chère, qu'on a bien de la peine de se la procurer pour un Louis. On l'imprimera très exactement & parfaitement conforme au Manuscrit, en beaux Caractères & sur Papier côtelé. Le format sera un petit folio semblable à la Chronique de *Diebold Schillings*. Le Prix de la Souscription fera 2. Florins 30. x<sup>er</sup>. d'Empire, payable la moitié en souscrivant & l'autre moitié en recevant l'Ou-

vrage. On pourra souscrire dans les différentes Villes de Suisse, chez les Editeurs & chez les Distributeurs du Journal Hélvétique, jusques à la fin de Novembre prochain. Ceux qui souhaiteront d'en avoir des Exemp. sur du Papier de Poste extrêmement fort pourront se satisfaire, en payant 4. Fl. 12 x<sup>er</sup>. moitié avant & moitié après l'impression.

Après la Chronique d'*Æterlin*, l'Auteur se propose de faire imprimer aussi celles de *Schodeler*, de *Justinger* & d'autres de cette espèce. Il donera aussi en faveur du Public & sur tout des Etrangers un Glossaire ou Répertoire, pour éclaircir les mots & façons de parler obscures, qui se rencontrent dans *Aeterlin*, *Tschudi*, *Schodeler*, *Schillings* & autres Historiens de Suisse.

### MONTBELIART.

**J***Aques Michel Becker*, Imprimeur & Libraire à *Montbeliart*, annonce au Public, qu'il va imprimer, par voie de Soucription, une Edition nouvelle, corrigée & retouchée, des *Sermons édiçians de feu Mr. Nardin, Pasteur de l'Eglise de Blamont*. Le terme de la Soucription, qui, dans le Projet, avoit été fixé au Mois de *Septembre* prochain, sera prolongé jusqu'au 1. de *Novembre* suivant. Ce Livre sera imprimé sur deux sortes de Papier: L'Exemplaire en Papier comun cou-

tera aux Souſcrivans , 1. *Fl. d'Empire*, ou 2. *L. 10. ſ. de France*, ſavoir 9. *batz*, ou *L. 1. 10. ſ. de prénumération*, & 6. *batz*, ou *L. 1.* en recevant l'Exemplaire. En papier blanc & colé, l'Exemplaire coutera 27. *batz*, ou *L. 4. 10. ſ. ſavoir*, 1. *Fl.* ou *L. 2. 10. ſ. d'avance*; & 12. *batz*, ou *L. 2.* en recevant le Livre. Il eſt bon de faire ſentir au Public le grand marché de cette Edition, en l'avertiffant que ce Livre n'a pas moins de 158. feuilles.

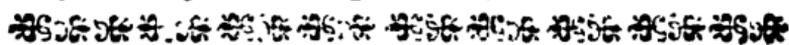
#### B E S A N Ç O N .

L'Illuſtre Mr. DUNOD DE CHARNAGE, Profefſeur en Droit dans l'Univerſité de Beſançon, connu avantageuſement dans le Monde Savant, par divers Ouvrages, vient encore d'enrichir la République des Lettres de *l'Hijtoire de l'Egliſe de Beſançon*, en deux Volumes in 4to: Ce Livre eſt forti tout récemment de la Preſſe, & ſe vend chez les Srs. Charmet & Daclin à Beſançon. Cet Ouvrage eſt rempli de Recherches ſavantes & curieuſes, d'autant plus intéréſſantes pour la *Suiſſe*, que l'Auteur n'y aura pas oublié ce qui concerne les Diocèſes de *Bâle* & de *Lausanne*, dont les Evêques étoient Suffragans de *Beſançon*. Nous aurons peut être ocaſion ci après, de parler plus amplement de cette Hijtoire.

BER-

## BERLIN.

UN Membre de l'Académie Roïale des Sciences de Berlin, parlant du Roi de Prusse dans une Lettre adressée à un Savant de Suisse, s'exprime ainsi : SA MAJESTÉ a fait vingt Epitres plus belles que celles de BOILEAU ; mais dans le même gout. Ce Monarque a écrit l'Histoire du Brandebourg, qui va paroître , & qui est un Chef-d'Oeuvre. Le Philosophe, le Poëte & l'Historien ne prennent rien sur les Devoirs du ROI. Le matin, c'est César, qui fait la revue de ses Troupes & rend justice : Le soir, c'est César, qui écrit ses Commentaires.



## E N I G M E.

**E** Ut-on le cœur plus dur que roche ,  
 Souvent , au moment que j'aproche ,  
 On cède à mes charmes vainqueurs ;  
 Il est vrai qu'ils sont enchanteurs.  
 Puissant sur la terre & sur l'onde ,  
 En peu de tems j'enchaîne une moitié du monde ;  
 Mais au milieu des fers , tant est dure ma loi ,  
 Presque tous mes Captifs n'ont des yeux que  
 pour moi.  
 Qui me voit de fort près , ignore encor mon être ,  
 Et qui ne me voit plus , comence à me conoître.  
 Mais quoi ! peut on m'envifager ?  
 L'Oiseau qui du Soleil fixement , sans danger ,  
 Soutient la plus vive lumière ,  
 Est forcé , devant moi , de baisser la paupière.

Toi, qui, pour me trouver, fait ici maint effort,  
Toi, que toujours je fuis, je plains ton triste sort.

---

L I N, & L I V R E font les mots de l'Enigme  
& du Logogriphe de Juillet.



## T A B L E.

<b>E</b> xplication nouvelle de cette Promesse, Vous êtes Pierre & sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise &c.	99
Recherches sur les Cloches des Eglises & sur les Horloges.	110
Essai sur cette Question, Le Rétablissement des Sciences & des Arts a t'il contribué à perfectionner les Mœurs....	138
La Voix du Sage & du Peuple.	155
Histoire tragique du Signor Carantani & de ses deux Filles.	163
Autre Histoire singulière & tragique d'une Belle Angloise & de son Amant.	175
Epitre à Mr. Le C*****, M.... de C.....	182
Nouvelles Literaires.	188
Enigme.	191

---

## ERRATA de Juillet.

- Page 27. L. 8. s'ocuper, lisés, l'ocuper.  
P. 28. L. 27. ajustement, lisés, assujettissement.  
P. 31. Vers 6. l'aimable Vérité, lisés, l'auguste Vérité.  
Idem Vers 12. de l'outrage, lisés, de leur rage.  
P. 41. L. 6. aux Auteurs, lisés, aux autres.